



VOL. II.—No. 49.

MONTREAL, JEUDI, 7 DECEMBRE, 1871.

{ ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

LE PAYS ET SON REDACTEUR EN CHEF.

Il y a beaucoup de choses ridicules dans le monde, mais rien de risible, d'ébouriffant comme l'article qui a paru, vendredi dernier, dans les colonnes du *Pays*. Il faut recueillir cela, l'enchasser, l'empailler, l'embaumer même, pour le conserver à la postérité reconnaissante. Malheureusement cela ne se raconte pas, il faut lire ce que j'avais écrit et ce qui a paru dans le *Pays*.

Etant à Québec, lors de la discussion sur le double mandat, j'eus l'idée de tracer, en deux ou trois coups de crayon, le portrait des orateurs du jour et de dire ma façon de penser sur cette question. Je forçai même la consigne du journal pour réprimander vertement ceux qui avaient voté pour le double mandat après l'avoir combattu devant le peuple; et j'eus un mot de blâme pour tous ceux qui avaient parlé contre le bill de M. Marchand.

C'était la première fois depuis quatre ans que je me prononçais aussi ouvertement en faveur du parti libéral. J'en ai été bien puni, et chose extraordinaire, presque providentielle! ce sont ceux pour qui j'avais compromis la neutralité de notre journal qui se sont chargés de me faire expier cet écart d'un moment.

Le *Pays* a pour rédacteur en chef un jeune homme dont l'intelligence ressemble à ces verres où tous les objets paraissent, la tête en bas, subissant les transformations les plus bizarres, un homme qui prend le pied des gens au lieu de leur prendre la main.

Ce jeune homme, qui porte le nom trompeur de Bienvenu, lit les correspondances parlementaires que j'ai publiées dans le dernier numéro de l'*Opinion Publique*. Aussitôt il prend la plume et retourne à l'envers tout ce que j'avais dit depuis la première jusqu'à la dernière lettre; et les lecteurs du *Pays* apprennent, vendredi, que j'avais tonné contre ceux qui avaient combattu le double mandat et encensé tous les orateurs ministériels! Ainsi, lorsque je dis—qu'il faut que M. Irène soit intelligent pour avoir fait croire qu'il était sérieux en soutenant que le double mandat n'est pas contraire à la constitution—que M. Méthot n'aurait pas parlé comme il a fait, s'il eût réfléchi. M. Bienvenu trouve moyen de dire de la manière la plus ridicule du monde, dans des termes capables de faire rire un mort, que j'ai voulu excuser ces messieurs. Il faut ajouter que j'avais écrit un paragraphe tout spécial pour blâmer MM. Mailhot, Méthot et de Beaujeu d'avoir donné un vote contraire à la position qu'ils avaient prise devant le peuple. "Mais, va-t-on me dire, c'est impossible, il n'y a personne assez fou pour ne pas comprendre ce que vous aviez dit. Dans tous les cas, il n'y a que les partisans du double mandat et les conservateurs en général qui auraient pu vous reprocher la tendance libérale de vos derniers écrits."

Disons, en passant, que plusieurs conservateurs n'ont pas manqué de nous faire ce reproche; et cela du moins avait du bon sens.

Pourtant M. Bienvenu a trouvé moyen de me dire avec ce ton cassant et cet air fendant qui le caractérisent, que je n'avais vu les choses et les hommes qu'au point de vue de mes préjugés conservateurs. Et il a dit cela dans un journal qui se dit l'organe du parti libéral!

Le *Pays* est si prospère et le parti est si puissant qu'ils peuvent bien se permettre de ne pas s'inquiéter si on partage leurs opinions ou si on les réprouve, mais au

moins ils pourraient s'exempter de nous faire dire noir quand on dit blanc. Sans doute ils n'ont pas besoin qu'on dise comme eux, mais pour u que cela ne leur fasse pas de mal, pourquoi s'irriter? Ils l'avoueront, ils ne devraient pas ainsi abuser de leurs succès, de leur popularité. Qu'ils ne cherchent pas à se faire des amis, nous le comprenons, ils sont déjà si nombreux! Mais pourquoi repousser des gens qui par hasard se trouvent à dire comme eux sans mauvaise intention?

Nous ne voudrions pas être trop désagréables aux messieurs Perrault que nous estimons, mais enfin ils nous permettraient de leur dire que leur parti a beau être fort, leur journal a beau être indépendant, ils n'en ont pas plus pour cela le droit d'avoir des rédacteurs qui ne savent pas lire ou qui ne comprennent pas ce qu'ils lisent. Lorsqu'un navire se trouve tout à coup à la merci du premier mousse qui s'avise d'en prendre le commandement, il devient vite victime des flots.

Un journal de parti n'a pas le droit de commettre des bêtises qui compromettent la cause, de désavouer comme il le faisait, il n'y a pas longtemps, un programme adopté par les chefs du parti et par lui-même approuvé quelque temps auparavant. Je comprends la nécessité de la réorganisation qui se fait en ce moment dans le parti libéral afin de le rendre sérieux et efficace, et d'empêcher des anomalies qui ne peuvent manquer d'en éloigner beaucoup d'hommes honnêtes et de bon sens. Il vient un temps où un parti doit savoir mourir ou se transformer s'il ne veut pas seulement servir à maintenir ses adversaires au pouvoir.

La grande question, paraît-il, au *Pays*, est d'avoir des rédacteurs à bon marché.

Il faut avouer que si on mesure le prix sur le mérite, on ne doit pas payer cher M. Bienvenu. Mais un journal doit cesser de paraître, il nous semble, plutôt que d'avoir des rédacteurs qui le rendent ridicule, et font plus de tort au parti, dont ce journal se prétend l'organe, que les adversaires les plus acharnés.

Quant aux reproches que M. Bienvenu nous adresse sur la manière de faire des portraits, nous ne prendrons la peine d'en mentionner qu'un seul. Nous croyons nos lecteurs assez intelligents et assez bien élevés pour préférer une critique délicate à des coups de pioche; et lorsque j'ai fait les portraits de plusieurs chefs libéraux, le *Pays*, lui-même, a trouvé que ma manière de critiquer lui convenait assez, pour reproduire ces portraits avec les plus grands éloges. On dit qu'à cette époque il était dirigé par des hommes qui savaient ce qu'ils faisaient.

N'en déplaise à M. Bienvenu, nous continuerons à dire la vérité des libéraux comme des conservateurs, d'une manière utile pour eux-mêmes et pour la société sans les froisser cependant. Seulement, s'il le faut, nous aurons une édition spéciale pour les gens qui ne comprennent que les grosses bêtises, et nous en adresserons un numéro *gratis* à M. Bienvenu.

Nous n'avons pas l'habitude, on le sait, de parler aussi violemment; mais puisque nous avons affaire à un homme qui ne comprend pas ce qui est dit délicatement, il faut bien se mettre à sa portée. Nous sommes dans la position de celui qui avait fait une critique mordante, mais délicate d'un adversaire, celui-ci, ayant répondu qu'il ne comprenait pas, l'autre se contenta de répliquer: "vous êtes un imbécile, comprenez vous?" Il comprit.

Nous espérons que nous ne serons pas obligés d'en dire autant à M. Bienvenu.

L. O. DAVID.

LE GRAND PAPE ET LE GRAND ROI.

PROPHÉTIES.

Tel est le titre d'un livre qui vient de paraître en France, à Toulouse, et qui fait sensation. Ce livre contient toutes les prophéties, traditions et légendes qui paraissent se rapporter à l'époque actuelle. Comme nous l'avons déjà dit, plusieurs des choses prédites étant déjà arrivées, on peut sans superstition attacher une certaine importance à celles qui doivent arriver. D'ailleurs, il est évident que le monde marche vers une grande transformation qui ne s'accomplira que par des événements extraordinaires.

Plusieurs des prophéties publiées dans le livre en question, avaient annoncé les événements qui viennent d'avoir lieu, les malheurs de la France et de la papauté, la chute des trônes, le triomphe de la révolution.

Mais voyons ce qui va arriver et retenons bien ce qui est annoncé, afin qu'on sache une bonne fois à quoi s'en tenir sur ces prophéties.

1o Une guerre civile effrayante entre bonapartistes, légitimistes et républicains; cette guerre civile devra arriver en 1872.

2o Paris détruit, après des luttes où le sang coulera à flots.

3o Le comte de Chambord proclamé roi.

4o Guerre civile en Angleterre, en Italie et dans d'autres pays de l'Europe.

5o La guerre civile en Europe apaisée par le comte de Chambord régnant sous le nom de Henri V.

6o Le pape rétabli par Henri V.

7o L'Alsace et la Lorraine rendues à la France.

8o Les Français sous la conduite du comte de Chambord parcourant l'Europe en vainqueurs, et même une partie de l'Asie.

9o L'Irlande et la Pologne délivrées, l'Angleterre et l'Allemagne converties, l'Islamisme détruit.

10 Grande bataille appelée "la bataille du bouleau" où Henri V anéantira les armées de la Russie et de la Prusse.

Il est difficile de comprendre si quelques-uns des derniers événements doivent avoir lieu à la fin ou au commencement du règne de Henri V, et nous avons déjà exprimé l'opinion que c'était à la fin, mais maintenant on dirait que ce doit être peu de temps après son avènement; or c'est en 1872 qu'il monte sur le trône après avoir écrasé la révolution en France et en Italie.

11o Chose étonnante! les traditions orientales et un grand nombre de prédictions bien connues en Pologne, en Irlande et en Italie s'accordent avec les prophéties de France pour annoncer l'avènement de grand roi qui doit changer la face du monde et aider le grand pontife qui règnera alors à étendre le domaine de la religion catholique.

Nous publierons bientôt toutes ces prophéties; elles valent la peine qu'on les connaisse.

Quelques personnes ont perdu confiance en ces prophéties parce qu'elles les ont mal interprétées. Par exemple, la prophétie de sœur Marianne annonçait que dans les événements malheureux dont la France serait victime, l'ennemi n'entrerait pas dans Blois; or les Prussiens étant entrés dans Blois, l'année dernière, on s'est moqué de la prophétie. Mais il ne faut pas oublier que cette prédiction était faite au sujet d'événements qui doivent arriver l'année prochaine, pendant cette terrible guerre civile, qu'on peut maintenant prévoir sans être prophète.

D'ailleurs, comme il est difficile d'interpréter ces prédictions dans tous leurs détails, on peut s'attacher aux faits principaux pour s'orienter.

Les faits principaux sont ceux que nous venons de mentionner; attendons le résultat.

Dans tous les cas on peut sans extravagance croire à au moins

trois des choses prédites ; une autre guerre civile en France, l'avènement du Comte de Chambord et le rétablissement du Pape.

Quelques-uns se moquent de cela en disant : mais vous n'y pensez pas ! le Comte de Chambord ! il est plus loin que jamais du trône ! Ce serait une raison de plus de croire à x prophéties, puisque l'une d'elles dit qu'il viendra, lor que la légitimité n'aura presque plus de partisans.

Quoiqu'il en soit, il faut l'avouer, si le Comte de Chambord n'arrive pas, toutes ces prophéties auront été la plus grande mystification qu'on puisse imaginer et nous serons les premiers à en rire, mais en attendant, rappelons-nous que de tout temps les grands événements ont été prédits.

Le danger, pour les esprits faibles, est de tirer de ces prophéties des conclusions funestes au libre arbitre et à l'activité de l'homme, de croire que telle chose devant arriver, on n'a pas besoin de chercher à contrôler les événements de ce monde.

DES PAROLES BELLES ET VRAIES.

Dans une réunion des membres de la société Saint-Jean-Baptiste d'Outaouais, le président de la Société, M. E. P. Dorion, a prononcé un discours dont nous trouvons l'analyse suivante dans le Courrier d'Outaouais :

"Après avoir remercié la réunion de son empressement à boire à sa santé, il dit qu'il était heureux, comme président de la Société Saint-Jean-Baptiste, de constater l'harmonie et l'union qui existaient aujourd'hui entre toutes les classes de la société canadienne-française. " Nous sommes venus à vous, a-t-il ajouté, non pas avec un drapeau lacéré, mais avec un drapeau intact sur lequel nous avions inscrit au lieu de "Discorde" les mots "Amour et Travail," et ce drapeau, vous l'avez accueilli comme vôtre. Assez longtemps les Canadiens-Français, au lieu de se protéger mutuellement, se sont fait une guerre acharnée et avec quel résultat ? Demandez-le au recensement qui vient d'être fait et il vous répondra. Pendant que nous délibérions gravement sur la question de savoir lequel de M. Papineau ou du Dr. Nelson avait été le plus brave à Saint-Denis, nos compatriotes émigraient aux Etats-Unis ; pendant que nous discussions à perte de vue si le chef de la nation serait bleu ou rouge, nos compatriotes émigraient aux Etats-Unis ; pendant que plongés dans les hautes discussions de théologie que nous ne comprenions pas, nous nous occupions immodérément de l'ultramontanisme et du veuillotisme, nos compatriotes émigraient aux Etats-Unis ; pendant que durant plus d'une année nous consultions les auteurs, entassions pièce sur pièce pour savoir si l'honnête Guibord serait enterré ou non, nos compatriotes émigraient aux Etats-Unis. En un mot, il est de fait que le temps que nous avons passé à nous entre-dévorer, si nous l'avions consacré à arrêter l'émigration de nos compatriotes, aujourd'hui nous aurions 3 ou 400,000 Français en Canada."

Après d'autres considérations sur la nécessité de l'union des Canadiens et des Anglais, M. Dorion reprit son siège au milieu des applaudissements.

CAUSERIE.

LES MILLE ET UNE PETITES MISÈRES D'UN DÉBITEUR.

Je ne viens pas ici, ami lecteur, faire une charge à fond de train contre ces élus de la société que l'on appelle créanciers ; ni vous peindre, avec les plus sombres couleurs de ma palette, les tristesses, les angoisses, les ennuis auxquels sont fatalement soumis les sept-huitièmes de ces malheureux que le hasard ou l'injustice du sort ont fait débiteurs ; encore moins faire du socialisme, du nivelage, à la manière des échevelés de la Commune....

Non ! Mes intentions sont toutes pacifiques. Je viens tout bonnement, avec une plume des plus doucereuses, vous esquisser à grands traits les ruses, finesses, subterfuges et autres petits moyens ejusdem farinae que se voient forcés d'employer les pauvres diables qui logent leur hononyme dans leur bourse. Mais, avant de vous mettre mon homme, mon type, en scène, il faut que je l'affuble, que je le pare, que je le coiffe, enfin : Voici.

Le débiteur—mon débiteur-type, entendons-nous bien—constitue nécessairement dans la société un être à part. C'est une physionomie distincte, une individualité étrange, un personnage mystérieux.... presque une anomalie.

Son genre de vie, ses habitudes de soumission apparente, la crainte perpétuelle des créanciers dans laquelle se coule son existence.... en ont fait un sujet cauteleux, coulant, mielleux, poliment bavard, ayant au moral toute l'élasticité et la souplesse d'un saltimbanque ou d'un clown.

Au physique, le débiteur-type a aussi sa physionomie particulière.

C'est ainsi qu'il se présente le plus ordinairement à vous sous une apparence rachitique, maigre, longue, osseuse, parcheminée. Il a l'échine gracieusement recourbée, les jambes grêles, les pieds en dehors. Son regard est incertain, éfaré, rapide. Il a sans cesse le nez au vent ; et, dans les rues, vous le voyez toujours, sur les trottoirs les moins fréquentés, longer les façades avec toute la vélocité et le silence de l'ombre que projette sur la neige un nuage de fumée emporté par une forte brise....

Une chose qui m'étonne, c'est que le débiteur de profession n'aie pas les oreilles plus longues que ne les a le commun des mortels. Lui qui a, du lièvre, toutes les ruses, toutes les défiances, tous les sobresauts, toute la rapidité de locomotion, il s'en distingue essentiellement par la petitesse des organes externes de l'ouïe.

Cette particularité m'a toujours fort intrigué.... Encore un trait de plume—et voilà mon homme costumé, astiqué, ficelé, tant au physique qu'au moral.

Jetez moi sur l'échine longue, maigre et recourbée, dont je vous parlais tantôt, une incommensurable redingote brune—ou qui a dû l'être, si l'on en juge par les endroits où la trame n'est pas à nu ;—enveloppez moi la paire d'échasses, que j'ai dit être des jambes, de pantalons étroits et jadis noirs ; que l'on m'en-toure ensuite ce prolongement filiforme, que vous aurez la cha-

rité de prendre pour un cou, d'un immense faux-col ; et puis, armez mon olibrius d'un gourdin ; dites-lui de se coiffer de son énorme feutre, qui ressemble assez, de loin, à un parapluie de notaire.... et.... fixe ! vous voilà en face du débiteur le plus madré, le plus compère, le moins paysan, que jamais créancier farouche ait eu à redouter dans les cauchemars qui l'assaillent entre deux règles d'intérêt !

J'ai toujours eu un regard de compassion, une pensée charitable, une parole d'indulgence pour ces pauvres diables que la marâtre fortune persiste à regarder d'un mauvais oeil.

Je me souviens—c'était pendant mon temps d'Université—d'un étudiant dont la vue suffisait pour me plonger dans une rêverie mélancolique. C'était un jeune homme de la campagne, que la mort de son père avait réduit presque à l'indigence.

Il était doué d'une figure très-belle et très-intelligente, quoique assombrie par un nuage permanent de tristesse qui n'avait de charme que pour ceux qui voient au-delà des voiles.

Il était mis proprement, quoique ses habits râpés, rapiécés, d'un goût.... d'une coupe.... d'une mode.... antiques dénotassent qu'ils lui venaient, par héritage, de quelqu'un de ses aïeux—ou, tout au moins, un usage constant et prolongé.

Il était toujours seul—cela se conçoit : Allez donc, quand vous êtes élève de l'Université et que vous avez du drap de quatre piastres sur les omoplates, vous commettez avec un garnement dont les vêtements sont à la corde !

Fi donc !

Aussi, l'orphelin aux habits antiques n'avait-il d'amis—ou plutôt oui, il en avait un—c'était le talus qui borde le rempart près de la grande batterie (nous sommes à Québec !) Il ne se passait pas de soir que je ne le rencontrasse là, noyant sa morne rêverie dans les brumes crépusculaires qui montaient du St. Laurent.

Cette singularité d'allures, cette tristesse morne et sombre, alliées à une figure douce et belle, m'intriguaient et m'entraînaient trop pour que je ne cherchasse pas à me rapprocher du jeune homme—en dépit même de ses habits antédiluviens.

Je l'abordai un jour. D'habitude, entre universitaires, les présentations ne sont ni longues, ni cérémonieuses. Les noms ne sont pas plutôt échangés, que l'amitié est déjà faite.... pourvu, toutefois, que l'on ne porte pas, comme mon héros, les vêtements de son bisaïeul !

Cette fois, pourtant, il n'en fut rien ; et, malgré toutes mes avances, toute l'affabilité que j'y pusse mettre, l'ombrageux étudiant, tout en restant poli, ne m'accorda qu'une médiocre confiance et renfrogna davantage ses secrets dans les plis de son cœur.

Les dédains, les quolibets, l'isolement, avaient courbé sa lèvre en un rictus amer qui y était stéréotypé et qui avait, pour longtemps, remplacé le sourire. Il n'avait plus foi en l'amitié de collège, depuis que celle-ci lui faisait défaut dans sa pauvreté. Peu à peu, sa défiant fierté s'était accommodée de cette solitude en plein monde ; et c'était autant drapé dans son amer stoïcisme que dans les nobles haillons de son grand-père, que le pauvre étudiant supportait dignement la position qui lui était faite.

Je n'obtins donc à peu près rien dans cette première entrevue.

J'eus néanmoins le bon sens de ne pas me tenir pour battu, sachant bien qu'on n'apprivoise pas en une seule fois un farouche misanthrope comme l'était le mien ; et je revins à la charge, tant et si bien, qu'au bout de huit jours, le paria de la société universitaire et moi nous étions inséparables....

C'était une sombre et triste histoire que la sienne. Sa famille n'avait pas toujours été pauvre. Elle avait connu les beaux et bruyants jours de la prospérité, jours heureux, où des amis pleins la maison venaient faire résonner les parois sonores de la salle à manger, des éclats retentissants et joyeux de leurs rires gastronomiques !

On devine le reste.... Les malheurs arrivent ; le père meurt ; la pauvreté, manteau sinistre de la Ruine, survient ; on prodigue de banales consolations à la veuve.... puis tout est dit :

L'oubli ! Les parasites de l'amitié qui n'avaient pas d'expressions assez pompeuses pour rendre les gigantesques sentiments d'affection qu'ils ressentaient pour la famille opulente, pour le palais, ne trouvaient plus un mot, une pensée, à jeter en pâture à la famille déchue, à la misère !

Que voulez-vous ?—le monde est ainsi fait : il n'y a pas à regimber.

Le plus imbécile de tous les riches a des amis plus qu'il n'en veut ; le plus intelligent de tous les pauvres n'en a pas un....

Et, pourtant, ce sauvage si ridiculement habillé, cet étudiant en guenilles dont on avait honte, ce taciturne misanthrope qui passait pour un imbécile.... est aujourd'hui en train de devenir une de nos célébrités !

Serait-il vrai, par hasard, que l'intelligence dans la cervelle n'est pas en raison directe de l'argent dans le gousset ?

Toute cette longue parenthèse, ami lecteur, est pour vous dire qu'il ne fait pas bon d'être pauvre ; pour vous dire de plus que l'amitié ne doit pas avoir deux balances : une pour la richesse, une pour la pauvreté ; pour vous dire encore que, si la pauvreté est une incommodité, ce n'est pas un défaut, et qu'on peut la supporter noblement :—exemple, mon héros, pour vous dire enfin qu'il ne faut pas juger un individu par ses habits, et qu'il se faut bien persuader qu'il y a énormément plus de pauvres d'esprit dans de riches vêtements, qu'il n'y en a sous de modestes défroques !

J'espère que le lecteur me la pardonnera car elle était nécessaire comme introduction à mon sujet.

Sans cette parenthèse de salut, en effet, j'aurais été forcé de lui infliger une interminable et acrimonieuse dissertation sur l'inégalité de répartition des choses humaines.... qui ne l'aurait, certes, pas amusé.

Comme on le voit, chacun en retire profit :—le lecteur s'évite d'énormes bailllements, et moi, des regrets et un écart de plume.

L'amour sans bornes, la profonde vénération, l'espèce de culte que je professe vis-à-vis de mon héros, m'ayant entraîné au-delà des bornes ordinaires d'une modeste mise-en-scène, je me vois forcé, à regret, ami lecteur, de remettre à la semaine prochaine la partie vive, anecdotique, de mon travail.

D'ici là, je vais fouiller les archives de la pauvreté, sous

toutes ses formes, pour y exhumer les hauts faits, les adroites combinaisons, les sublimes manœuvres de l'incomparable homme-type que je vous laisse debout, prêt à tout, comme le grenadier de Potemkim.

Sans adieu, donc !

DR. VINC. EUG. DICK.

MEURTRE ET CONDAMNATION.

Il y a six mois, il se passait à Cacouna, dans une de nos campagnes les plus belles et les plus paisibles, un de ces drames qu'on croirait impossibles dans ce pays.

Marie McGaugh demeurait, depuis huit à dix mois, chez M. C. A. DeVillers, marchand de Cacouna ; elle avait en son soin leur petite fille.—Fatiguée, paraît-il, des soins constants qu'exigeait cette enfant, elle entre, le 25 mai dernier, dans le magasin de son maître, profitant de ce que tout le monde de la maison était au jardin, prend une fiole de poison à rats, et l'ayant cassée, y prend du poison qu'elle met dans de la bouillie destinée à l'enfant confiée à sa garde. Elle va ensuite jeter le reste de la fiole de poison dans les latrines, espérant bien détruire par là toute trace de son crime. Vers six heures du soir, la tante de l'enfant lui fait prendre une partie de la bouillie préparée par la servante Marie McGaugh ; elle ne s'aperçoit d'abord de rien et ce n'est qu'en arrivant à la fin qu'elle trouve, au fond de la soucoupe, un corps jaunâtre d'où s'échappent des lueurs blanches et une odeur désagréable. Aussitôt les parents sont rappelés du jardin, et madame DeVillers, dont les soupçons déjà éveillés par la singulière odeur répandue dans la maison, et confirmés par la contenance singulière de la servante, l'accuse d'avoir empoisonné son enfant. Marie McGaugh repousse l'accusation de toutes ses forces, mais elle finit par tout avouer. On envoie chercher le médecin qui ne peut qu'administrer un contre-poison resté sans effet, et après une nuit de souffrances et de tortures, la petite fille de M. DeVillers meurt le lendemain matin vers sept heures.

Après une longue enquête conduite des deux côtés avec talent et des discours remarquables faits par l'avocat de la Couronne et une charge juste et sévère de la part du juge, la jeune fille fut condamnée à être pendue, le 9 janvier prochain.

On ne peut comprendre, dit le Courrier du Canada, auquel nous empruntons la plupart de ces détails, comment cette jeune fille au visage agréable, à l'air doux et candide, ait pu commettre une pareille atrocité.

Le juge siégeant était l'hon. N. Casault, l'avocat de la Couronne, M. Routhier, et l'avocat de la défense M. Chalault.

On croit que la sentence sera commuée, vu que la jeune fille ne paraît pas jouir complètement de ses facultés.

LE DINER DES JEUNES.

L'événement politique de la semaine est le dîner des jeunes. Comme le dit Fabre dans l'Événement, "un banquet qui réunit à la même table MM. Chapleau, Laurier et Trudel, n'est point, à coup sûr, une démonstration politique proprement dite."

Deux choses nous semblent cependant se dégager nettement d'une pareille réunion : la première, c'est que ces hommes nouveaux, s'il ne leur est pas permis de rompre avec les traditions du passé, ne doivent pas être les héritiers de ses rancunes, et que rien ne saurait, à un moment donné, les empêcher de s'unir dans une cause commune, à l'appel d'un grand intérêt public : la seconde, c'est que l'heure est venue pour les hommes de la nouvelle génération d'obtenir une plus large place dans l'arène publique et une part de pouvoir proportionnée à l'influence qu'ils ont acquise et aux services qu'ils peuvent rendre."

Rien de plus juste et de plus vrai, aussi le soir du 29 Novembre, journalistes et députés de toutes les nuances et de toutes les convictions, s'étaient-ils donné rendez-vous à l'Hôtel St. Louis. Une même pensée les avait réunis autour d'une même table, celle de s'entendre sur les moyens à adopter pour développer l'influence de la jeunesse canadienne, et accentuer le rôle qu'elle est appelée à jouer, dès aujourd'hui, dans notre monde politique.

M. Beaubien, député d'Hochelaga présidait, et M. Trudel, député de Champlain, s'acquittait à merveille des fonctions de vice-président. Autour de ses messieurs se groupaient MM. Fabre, de l'Événement, DeCelles, du Journal de Québec, Méthot, député de Nicolet, Malhiot, député des Trois Rivières, Cary, rédacteur du Mercury, Barnum, du Gazette, Lynch, député de Brome, LeCavalier, député de Jacques Cartier, Faucher de St. Maurice, Beausoleil du Nouveau Monde, de Beaujeu, député de Soulanges, Dorion, député de Richelieu, Gendron, député de Bagot, Eis-nhart, député de Laprairie, Bernier, du Courrier de St. Hyacinthe, Lavallée, député de Joliette, Baies, du Pays, Laurier, député de Drummond et Arthabaska, Dussereau, de la Minerve, Chapleau, député de Terrebonne, Gill, député de Yamaska.

Certes, avec de pareils éléments, on devait s'attendre à voir jai lir plus d'un discours, et cette attente ne fut pas trompée. M. Mailhot, répondit en termes très-heureux au toast porté à son Excellence le Lieutenant-Gouverneur. M. Trudel sut trouver des idées pleines de tact et d'apropos, lorsqu'il fallut faire honneur à la santé des députés de l'Assemblée Législative, et M. Lynch et Eddy, parlèrent avec une grande délicatesse de pensée lorsque les convives eurent acclamé les paroles du président buvant à l'union des différentes nationalités qui forment la Confédération. Ce fut M. Chapleau qui répondit au toast de la soirée, A la jeunesse canadienne, à son union, à sa force, à son avenir. M. Chapleau parle bien, nous avons eu occasion de l'écrire, mais ce soir là, il a encore mieux parlé qu'à l'ordinaire. Il esquisse largement l'histoire de la jeunesse canadienne, montra ce qu'elle pouvait faire en s'unissant par le travail et par la volonté, et n'oublia pas de faire remarquer qu'entre les hommes politiques actuels et ceux qui devront leur succéder, il y a une immense lacune ; les hommes qui ont débuté en 1854 ont presque tous disparu.

M. Laurier succéda à M. Chapleau, développa l'idée que tout était possible à l'esprit d'union, et que sans lui le progrès et la patrie n'étaient que de vains mots.

M. Faucher de St. Maurice, démontra que la jeunesse avait

franchi un pas immense ; aujourd'hui, un homme de lettres peut s'occuper de sa pensée et de ses bouquins sans trop passer pour illuminé ; on dirait que le pays s'est réveillé sous le regard sombre et sévère de Garneau, mort de travail et de privations. Aujourd'hui, le talent, la sève, l'étude, ces trois brillants fleurons de jeunesse, commencent à être comptés pour quelque chose, et c'était là un heureux signe des temps.

M. Dansereau répondit fort heureusement à la santé de la Presse ; elle est aujourd'hui entre les mains de la jeunesse Canadienne, et l'une de ses principales forces. Elle saura s'en servir au besoin. Geste sobre, parole accentuée, idée claire, phrase chatiée, M. Dansereau parle bien et se fera une réputation.

M. de Beaujeu, Eisenhart, Gendron, Fabre, La Vallée, Buies, Beausoleil, Barnum, etc., prirent successivement la parole, et à 2 heures les convives se dispersaient heureux de s'être rencontrés et se promettant pour l'avenir, union et dévouement mutuels.

Ce dîner a fait du bruit. La presse québécoise en parle et Fabre termine un excellent article à ce sujet en disant :

"Autrefois, on arrivait aux affaires de bonne heure, et à peu près tous ceux qui ont joué un rôle marquant dans la politique y sont entrés jeunes. On ne songeait pas alors à donner à ce mot *jeune* un sens injurieux, ni à y trouver un motif d'ostracisme. Ce préjugé qui a régné quinze ans s'en va, et l'homme public qui saura hardiment l'écartier, en proclamant la fin, s'entourer d'un état-major de jeunes hommes politiques, de talents nouveaux, est assuré de l'avenir et d'un long règne."

LA TEMPÊTE DE GRÊLE.

Voir No. 47, page 568.

Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?
Est-ce la faucille tranchante
Ou bien le vent de la tourmente
Qui vient d'abattre la moisson ?
Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?

I

— La plaine au mois d'août jaunissante
Balançait ses épis dorés
Au souffle de la brise errante
Qui vole à la fleur odorante
Son suc pour parfumer les prés.

Au ciel aucun sombre nuage
Pour cacher le soleil levant ;
Et le chantre ailé du bocage
Commencait son joyeux ramage
Perché sur quelq'arbre géant.

Un jour pur et brillant se lève
Et teint de pourpre les vallons.
Et la brise à peine soulevée
En glissant le long de la grève
Les roseaux flexibles et longs.

Tout promettait belle journée
Pour les moissonneurs du hameau,
Et de blonds épis couronnée
La faneuse à peine peignée
Courait et se mirait dans l'eau.

Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?
Est-ce la faucille luisante
Ou bien le vent de la tourmente
Qui vient d'abattre la moisson ?
Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?

II

Mais le père soudain arrive
Et montre du doigt l'horizon...
La faneuse frêle et craintive
Revient en courant de la rive
Et laisse mourir sa chanson.

On laisse là la faux tranchante ;
A l'étable on rentre les bœufs,
Car la tempête menaçante
Soulève déjà l'eau dormante
Où Mina plongeait ses yeux bleus.

Tout le monde entre à la chaumière
La peine et le regret au cœur.
Mina murmure une prière,
Et la famille tout entière
Se presse autour du moissonneur.

Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?
Est-ce la faucille luisante
Ou bien le vent de la tourmente
Qui vient de coucher la moisson ?
Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?

III

Déjà la tempête au loin gronde
Puis envahit le firmament.
Le ruisseau rejette son onde,
Et la feuille danse une ronde
Au souffle impétueux du vent.

La grêle, ce fléau terrible,

Effroi de tous les moissonneurs,
Vient soudain, condensée, horrible,
Broyer la tige si flexible
Des épis dorés et des fleurs.

Plus de moisson dans la vallée !
Plus de chants joyeux au hameau !
L'aisance hélas ! s'en est allée !
La bergère toute mouillée
Cherche en vain son joyeux troupeau.

Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?
Est-ce la faucille luisante
Ou bien le vent de la tourmente
Qui vient de coucher la moisson ?
Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?

VI

Mais pendant que l'oiseau secoue
Son aile, au retour du soleil,
Une larve brûle la joue
Du moissonneur qui dans la boue
En vain cherche son blé vermeil.

Regardez là-bas : ce bon père
Tient sur ses genoux son enfant.
Voyez comme pleure la mère
Qui croit dans sa douleur amère
Voir son jeune fils expirant.

Et près de là sous un grand chêne
Tous ces paysans éperdus
Qui viennent transis de la plaine
Comptant leurs sueurs et leur peine,
Travaux en une heure perdus !

Toute la nombreuse famille
S'est mise à l'ombre de la croix !
Une mère, montre à sa fille,
Brune enfant espiègle et gentille,
L'énorme crucifix de bois.

Puis l'élevant, robuste mère,
Au bout de deux grands bras nerveux,
L'enfant murmure une prière
Et baise en tremblant le vieux lierre
Qui cherche à monter vers les cieux.

Pauvre mère ! dans son ivresse
D'avoir encor sa blonde enfant
Elle sourit à sa caresse,
Oubliant que Dieu ne lui laisse
Que trésor cher mais pesant.

Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?
Est-ce la faucille luisante
Ou bien le vent de la tourmente
Qui vient d'abattre la moisson ?
Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?

V

Les gars ont parcouru la plaine
Ne recueillant que des débris ;
Et les oiseaux, troupe sercaine
Que nourrit la main souveraine,
Volent ce qui reste d'épis.

Ils viennent porter la nouvelle
Qu'il ne reste plus rien aux champs ;
Que tout sous les coups de la grêle
Est tombé, tige forte ou trèfle
Tendres fleurs, ou rameaux pesants.

Alors, pendant cette panique
Un homme qui s'était tenu
Droit comme une statue antique
Au milieu du groupe rustique
Qui regardait cet inconnu,

Cet homme fort montrant d'un geste
Les épis dérobés aux vents :
"Voilà, dit-il, ce qu'il vous reste
De la moisson, manne céleste
Que Dieu vous jette tous les ans.

"Voilà ce qu'il reste, une gerbe
De cent épis déjà fanés ;
Regardez les oiseaux dans l'herbe ;
Demain dans la plaine superbe
Pas vingt épis qu'ils n'aient glanés.

"C'en est fait ; dans cette vallée
Vous ne comptez plus de moissons ;
Votre espérance est envolée,
Et cependant, femme éplorée,
Vous retrouverez vos chansons.

"L'hiver, je le sais, est bien rude
Quand au froid s'ajoute la faim.
Sombre paraît la solitude
A songer plein d'inquiétude
Ce qu'apporte le lendemain.

"Mais l'ange de Dieu qui console
Et protège le malheureux,
Sait bien trouver une parole
Et faire glisser une obole
Des mains d'un homme généreux.

"Puis l'an prochain cette vallée
De blé remplira le grenier ;
Et la faneuse consolée
Avec l'aurore réveillée
De fleurs comblera son panier."

Alors cette famille austère
Levant les mains vers le Seigneur,
Fait monter à Dieu la prière,
Baume qui console sur terre
Le grand comme le moissonneur.

Et dans cette douleur profonde
Jouait un enfant de trois ans !
Bien heureux la tête blonde
Qui s'amuse ainsi près de l'onde
A côté de chagrins cuisants !

Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?
Est-ce la faucille luisante
Ou bien le vent de la tourmente
Qui vient d'abattre la moisson ?
Où donc est la plaine riante
Et la faneuse et sa chanson ?

M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville, 25 novembre 1871.

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

On annonce comme positive la nouvelle de la démission de M. Jules Favre, comme membre de l'Assemblée nationale ; sa retraite devrait dater depuis plusieurs mois. Les résultats auxquels aboutit, en province surtout, le gouvernement, dont il était en réalité le chef civil, commandaient aux auteurs du 4 septembre un effacement absolu. Le procès que l'ancien ministre des affaires étrangères eut à soutenir, il y a quelques semaines, et qui l'obligea à révéler la triste situation où il se trouve au point de vue de la famille, a mis un terme à la vie politique de M. J. Favre. Nous regretterions de le voir à la tribune. La confession qu'il a faite publiquement lui enlèverait à l'avance toute influence sur ses collègues. Il le sent, et le bruit de sa démission est certainement fondé.

La question du Luxembourg reparait à l'horizon politique au moment même où l'Allemagne, par l'organe d'un journal, tient à l'égard de la France un langage insultant. M. de Bismarck croit le moment arrivé pour demander l'annexion définitive du Luxembourg à l'Empire. On se rappelle que cette question fut sur le point d'allumer la guerre en 1869.

Le nouvel ambassadeur de Prusse à Paris a donc été invité par son gouvernement à aborder la question avec M. Thiers et le gouvernement de Versailles. Pour prix de la complaisance française, l'Allemagne laisse entrevoir une évacuation de six départements de l'est encore occupés. On ignore quelle compensation offrira à l'Angleterre le cabinet de Berlin pour déchirer le traité de Londres. Quoi qu'il en soit, M. Thiers s'est montré, dit-on, vivement affecté des prétentions prussiennes, et il a ressenti la nouvelle injure faite à notre diplomatie. On va plus loin ; on disait son irritation telle, que le président de la république aurait parlé d'un *casus belli*. Tout le monde sourira évidemment devant l'expression d'une pareille prétention, alors que nos armées commencent à peine à se former. Il n'en est pas moins vrai que M. Thiers, à défaut de la force matérielle, emploiera les meilleurs arguments que lui suggérera son patriotisme pour protester contre une usurpation de la force.

On disait que M. Thiers devait mentionner dans son message à l'ouverture de la session de l'Assemblée nationale un projet politique, ayant pour but l'établissement définitif d'une constitution en France. Il n'y a rien de tel dans son message.

Les dernières paroles de Rossel dites à un ami républicain sont celles-ci :

"Si vous n'écrasez bientôt l'armée, elle vous écrasera. Elle a de tout temps été prémonitrice, et elle a toujours formé un parti distinct, tandis qu'elle devrait être nationale. Le danger est imminent. Républicains qui avez abandonné l'insurrection—vous n'aimez pas les hommes du 18 mars. Je ne les aimais pas non plus, mais c'était une nécessité de me joindre à eux pour les réprimer."

L'exécution de Rossel a produit un mauvais effet sur les masses ; on a même craint un soulèvement à Paris.

Une dépêche du 30 disait :

Le gouvernement de Thiers est dans le malaise et il exerce la plus grande vigilance. Il y a dans Paris un grand déploiement de force et sur tous les points il y a des patrouilles la nuit, tandis que la police est stationnée à chaque encoignure des rues. L'esprit public est très-incertain et l'impression générale est que l'état actuel des affaires ne peut durer.

Cremieux, un des quatre chefs communaux condamnés à mort par la Cour Martiale de Marseille, a été exécuté le 30. Il fut conduit de bonne heure ce matin en dehors des murs et fusillé. Il est mort bravement, refusant de se laisser bander les yeux et en criant "vive la république."

MORT DE ROSSEL.

Rossel, Ferré et Bourgeois, trois des principaux communaux ou subi la peine de mort. Les efforts les plus puissants ont été faits pour sauver Rossel, dont le génie aurait pu tant faire pour la gloire de la France. Son procès a démontré qu'il avait déserté son poste dans l'armée, dans l'espoir que les communaux délivreraient la France des Prussiens ; il ne voulait pas se soumettre aux rigueurs qui frappaient sa patrie. Tout a été inutile, le code militaire n'a pas voulu plier. Voici les détails de l'exécution.

Les prisonniers Rossel, Ferré et Bourgeois ont été conduits de leurs cellules au camp de Satory. De là, une forte escorte les a menés sur le lieu de l'exécution, en dehors du camp. Les troupes ont formé un carré, à l'une des extrémités duquel les prisonniers ont été placés. Tous trois ont montré le plus grand

courage. Lorsque les soldats se sont approchés pour leur bander les yeux, Ferré a refusé, disant qu'il voulait voir les exécutés en face. A 7 heures, tous les préparatifs étant complétés, le peloton d'exécution s'est avancé, fusils en mains, et a fait feu au commandement. Rossel est tombé raide mort à la première décharge. Ses camarades ont été moins heureux et il a fallu leur donner le coup de grâce pour mettre un terme à leur agonie. Les corps ont été placés dans des cercueils et emportés immédiatement. Trois mille hommes de troupes de ligne assistaient à l'exécution.

L'exécution a produit une sensation profonde dans toute la ville. La mort du jeune Rossel est un objet de regrets, même pour ceux qui sentent qu'elle était demandée par la justice et par les meilleurs intérêts du pays.

ITALIE.

Les Italiens à Rome.

Le roi d'Italie a ouvert la session du parlement national, en cette ville, par un discours du trône. A son entrée dans la salle, il a été accueilli par les manifestations les plus enthousiastes. Les citoyens et les visiteurs étrangers étaient littéralement foudrés, empilés dans les galeries. Tout le monde s'est levé et a salué à la vue de Victor-Emmanuel, qui paraissait très-ému en montant sur le trône. Il a commencé son discours en disant que "la grande œuvre à l'accomplissement de laquelle il a dévoué sa vie, est heureusement complétée." Cette déclaration a été saluée par des applaudissements assourdissants. Le roi a ajouté qu'il est nécessaire "de garder une attitude de conciliation envers le Vatican." Cette phrase a été accueillie très-froidement. Après une pause de quelques minutes, le roi a repris son discours. Il a rappelé les événements au milieu desquels s'est accomplie l'occupation de cette ville, a dit que l'Italie, rendue à elle-même, a reconquis sa place dans le monde, et que, dans sa conviction, Rome demeurera le siège du Pontificat. Les relations entre l'Italie et les autres nations sont amicales, et la paix sera probablement maintenue; mais un compte sévère serait demandé au parlement s'il négligeait d'opérer une réorganisation complète des forces de terre et de mer du royaume.

De longs applaudissements ont suivi ce discours, et le retour du roi au Quirinal a été une véritable ovation. Appelé à grands cris par le peuple après son entrée dans le palais, il s'est montré par deux fois au balcon et a été salué par d'immenses acclamations.

Un globe lumineux vu à midi dans la direction de la planète Vénus est regardé par les gens superstitieux comme un augure des brillantes destinées réservées à l'Italie.

Cela pourrait bien signifier le contraire.

Le Pape a reçu une adresse de condoléance sur la situation actuelle du pontificat. Il a répondu aux membres de la députation en exprimant sa confiance dans le triomphe final de l'Eglise et en protestant contre toute idée de compromis avec les gouvernements de l'Italie.

PRUSSE.

Bismarck est malade. Le gouvernement a déclaré que le pays devait tenir prête son armée pour l'avenir, parce que la France voulait avoir sa revanche et qu'elle la rechercherait aussitôt l'indemnité payée.

Les autorités allemandes se plaignent que tous les jours des soldats de l'armée d'occupation sont tués par des français.

BELGIQUE.

Malaise, inquiétude, émeute suivie de la chute du ministère. Le comte de Theux a été, dit-on, chargé de former un nouveau gouvernement; c'est un des chefs du parti catholique.

ANGLETERRE.

Le prince de Galles a été sérieusement malade du typhus; on a craint pour ses jours.

LE MEURTRE DE MERIDEN.

Meriden, Conn., nov. 25.—Un des meurtres les plus horribles qui aient jamais eu lieu dans cet Etat, a été commis hier (vendredi) après midi, en cette ville, par M. Charles Vettes, qui, depuis un certain temps, était engagé dans le commerce de lait, et qui avait toujours joui d'un bon caractère, à cause de ses principes d'ordre et de moralité. Vers trois heures, M. Vettes, le père du défunt, et sa fille mariée, qui étaient partis le matin, celle-ci pour rendre visite à quelques amis, et celui-là pour vendre du lait comme d'habitude, s'en revenaient à la maison. M. Charles Vettes, ne se sentant pas bien, s'était décidé à rester à la maison avec sa mère, tandis que son père se mettait en route. Au retour de M. Vettes, père, et de sa fille, celle-ci entra la première dans la maison, et fut témoin d'une scène horrible dans la chambre à coucher: le corps de Charles Vettes gisait aux pieds de sa mère. La gorge laissait voir une blessure de deux pouces de longueur et de laquelle le sang coulait en abondance et couvrait complètement le plaucher. La mère respirait encore, avait deux légères blessures à la gorge, et sur son corps était placé un lit semblable à ceux dont se servent les Allemands.

Le Dr. Newport fut immédiatement appelé, mais avant son arrivée, madame Vettes avait rendu le dernier soupir, et tous deux, la victime et le meurtrier, étaient entrés dans l'éternité. Charles Vettes devait se marier le jeudi de la semaine suivante, et avait choisi une Irlandaise pour compagne. Sa mère s'opposait beaucoup à cette union, et l'on pense que cette opposition avait eu l'effet de le rendre partiellement fou, vu que depuis quelques jours, il avait prouvé, de différentes manières, qu'il ne jouissait pas de son bon sens. Une fois il se leva la nuit, et marcha dans la maison, et parfois divaguait dans ses expressions et dans sa conversation.

L'instrument avec lequel il a accompli le terrible méfait, est un couteau de boucher d'environ six pouces de long et peu tranchant, et dont la famille se servait pour couper le pain, le fromage, etc.

Les docteurs Gaylord et Newport déclarèrent que M. Vettes avait dû mourir instantanément, et que si l'on avait pu avoir immédiatement un médecin, madame Vettes aurait pu être sauvée.

M. Vettes était un jeune homme de 21 ans. Il avait mis de côté, dans une valise, \$115 en vue de son mariage. Madame Vettes était âgée de 51 ans.

Le public de l'endroit témoigne beaucoup de sympathie aux parents de tant leur profonde affliction.

FAITS DIVERS.

EMPOISONNEMENT.—On dit, qu'une femme est morte empoisonnée par son mari, au commencement de la semaine dernière, à l'endroit appelé aux Montagnes, dans le comté de Dorchester. Le mari a, dit-on pris la fuite, et le sergent de police Chabot, de Lévis, est parti pour lui donner la chasse.

Voici les renseignements que donne l'Echo de Lévis, sur cette affaire:

Il y a quelques jours, un individu du nom de Villebon Bissonnette, résidant à Buckland, fut rencontré par un de ses amis à qui il dit qu'il se rendait à St. Gervais, chez le Dr. Lebel, mais il ne fut pas du tout question de son épouse. Il demanda de l'arsenic pour empoisonner des renards, qui, disait-il, faisaient des ravages dans sa basse-cour. Quelques jours après, sa femme mourut, et des personnes chargées de l'ensevelir remarquèrent sur son corps des taches bleues et en assez grand nombre. Les enfants à qui l'on fit remarquer cette circonstance l'expliquèrent en disant que leur mère avait été battue par leur père avec une chaise. On n'insista pas d'avantage, et tout fut préparé pour l'enterrement de l'épouse Bissonnette.

Mais lundi dernier, au moment où le curé de Buckland se préparait à mettre le corps en terre, il reçut un ordre lui enjoignant de ne pas enterrer la défunte avant qu'une enquête eût été tenue sur son corps. Sur ses entrefaites, Bissonnette disparut, et un mandat d'arrestation fut émané contre lui. Nous n'avons pas encore eu de nouvelles du résultat de l'enquête qui a dû se tenir hier, mais une dépêche nous apprend qu'hier soir Bissonnette n'avait pas encore été arrêté. La police est à sa poursuite.

Cette affaire paraît jeter un peu de lumière sur certains faits qui s'étaient passés il y a quelques années et que l'on n'avait jamais songé à éclaircir.

Mme Bissonnette alors toute jeune femme, était mariée à un nommé Germain Brousseau beaucoup plus vieux qu'elle.

Brousseau mourut dans des circonstances qu'on ne put jamais bien expliquer; on prétendit qu'il s'était tué en faisant une chute sur la glace, mais des soupçons planèrent longtemps sur la tête de Bissonnette, qui était alors domestique chez Brousseau et qui passait pour aimer passablement la jeune femme. Le fait est qu'il l'épousa quelque temps après la mort de Brousseau. Les faits qui viennent de se passer tendraient à justifier les soupçons qu'on entretenait alors, et à faire croire que Bissonnette est coupable d'un double crime. Les investigations de la justice conduiront, nous l'espérons, à la découverte et à la conviction du coupable. Nous communiquerons à nos lecteurs tous les nouveaux détails que nous pourrions recueillir sur cette affaire.

Un meurtre a été commis, jeudi dernier, à East Givillimbury, près de Queensville, Ontario. Un cultivateur, du nom de James Johnson, partit de sa demeure, jeudi matin, dans une voiture en compagnie d'un jeune homme du nom de John Taviss. Quelques instants après des enfants allant à l'école arrêtaient le cheval qui avait le mors aux dents. Ils trouvèrent M. Johnson étendu mort dans la voiture. Il avait été tué par son compagnon John Taviss qui, après avoir fait le coup, avait pris la fuite dans les bois. Les citoyens de la localité lui ont donné la chasse et l'ont arrêté et remis entre les mains de la justice. Taviss en voulait, dit-on, à Johnson parce que celui-ci avait mal parlé de lui aux parents d'une jeune fille à laquelle il faisait la cour.

On écrit de Dublin: "Une émeute d'une nature extraordinaire a eu lieu à Emly, dans le comté de Tipperary. Une ménagerie conduite par un nommé Whillington était arrivée dans le pays. Une foule de spectateurs entourait les cages et s'amusaient à irriter les animaux. Une petite fille de 4 ans passe son bras dans la cage du tigre et du jaguar; un des jaguars se jette sur elle et arrache le membre. Une scène de confusion et d'épouvante a lieu, Whillington ferme sa ménagerie.

"Vers minuit, cinquante à soixante individus arrivent, enfoncent la porte, tirent des coups de fusil dans les cages et tuent le jaguar, qu'ils emmènent et dissèquent pour lui arracher des entrailles la chair de l'enfant qu'il a dévoré.

"Pendant ce temps, une grêle de pierres tombe sur la ménagerie, où Whillington se tient caché et immobile, et ce n'est qu'au bout de quatre heures qu'il est enfin délivré par la police accourue d'un poste situé à trois milles de là.

Un duel a eu lieu, le 11 novembre dernier entre un ex-sous-officier, nommé Ferdinand Richer, et un commandant de l'armée allemande, Hermann de Brunswick.

Le 10 novembre, M. Richer se trouvait au café des Princes, sur le boulevard, en compagnie de deux sous-officiers du 18ème de ligne. En face d'eux, se trouvaient des messieurs qui semblaient prendre plaisir à débâter contre notre armée. M. Richer, qui les soupçonnait d'être des officiers prussiens déguisés sous l'habit civil, releva vivement leur langage; une courte discussion s'engagea et rendez-vous fut pris pour le lendemain dans la plaine d'Aubervilliers, près du pont de Landit. Le combat eut lieu à l'épée; M. Richer fut blessé deux fois au bras et au sein, mais il finit par l'emporter et traversa de part en part le commandant prussien, qui expira au bout de quelques minutes.

Une allemande, nommée Bertha Hoinwig, demeurant à Blissville, N.-Y., a mis au monde, ces jours derniers, son neuvième enfant. Mme Hoinwig, est pauvre, mais honnête. Trop pauvre pour accepter le surcroît de charges que le nouveau venu aurait imposé à la famille, trop honnête pour l'étrangler de ses propres mains, elle s'est arrêtée au parti de laisser agir la nature, et le bébé mourut de faim. L'enfant a donc été posé dans un berceau et mis dans un coin de la chambre, avec recommandation au reste de la famille de ne s'en occuper pas plus que s'il n'existait pas. Pendant 3 jours, le petit être n'a cessé de pousser des cris plaintifs, et à la fin du troisième jour il est mort.

Voici comment se fait la pêche au crocodile sur le Nil.

On attache à une forte ligne, une oie qui a un gros hamçon, sous chaque aile. Le crocodile voit cette proie, vient à la surface et la saisit, puis s'élance en suivant le fil du courant, entraînant avec lui la ligne et les pêcheurs qui la retiennent dans le bateau. Lorsque les pêcheurs voient que le monstre est assez affaibli par cette course, ils tirent la ligne à eux jusqu'à ce que la tête du crocodile sorte de l'eau, et ils lui envoient alors une balle dans l'œil.

Durant l'année 1870, 183 personnes ont été dévorées par les tigres dans la province de Madras, Hindoustan, 21 par les panthères, 7 par les ours, 3 par les alligators, 10 tuées par les bisons, 5 par les sangliers, et 4 par les éléphants, tandis que plusieurs centaines sont mortes de morsures de serpents venimeux.

Louis Kossuth vit très retiré à Turin, Italie. Il se tient complètement au fait des nouvelles du jour, n'a aucune confiance dans la Société Internationale, mais la regarde comme étant un indice que l'Europe tend vers une forme républicaine de gouvernement; il pense que les troubles de l'Autriche auront pour résultat la chute de la maison de Hapsbourg; craint que la Hongrie s'oppose à l'unité allemande, laissera échapper l'occasion de devenir un état indépendant, et sera soumise à un sort semblable à celui de la Pologne.

La santé de la reine Victoria est améliorée à un tel point que le rhumatisme dans le genou et la main qui la faisait si douloureusement souffrir quand elle marchait ou écrivait, est disparu. Elle retournera au château de Windsor à temps pour les fêtes de Noël.

Le Morning Post autrefois l'organe spécial de Lord Palmerston, et encore aujourd'hui un journal politique d'une certaine autorité, déclare "qu'il n'a jamais été question de régence," ni "d'associer l'héritier présomptif de la couronne à Sa Majesté pour exercer la prérogative royale."

Lady Burdett Coutts, va élever un monument à la mémoire de Greyfriars Bobby, le chien d'Edinbourg qui pendant dix ans a couché sur la tombe de son maître.

Le monument consistera en une fontaine en bronze où les chiens pourront aller se désaltérer. Une figure de Greyfriars Bobby, surmontera la fontaine.

CALEMBOURGS.

Quel est le mot de la langue française qui prend le plus d'N? C'est centaine.

Quels sont les paons les plus lourds? Ce sont les pans de muraille.

Pourquoi le général MacMahon n'est-il pas enterré en terre sainte? Parce qu'il n'est pas mort.

Quelle chose trouve-t-on légère, lors même qu'elle pèse beaucoup? C'est une bourse pleine d'or.

Quel est le saint qui fait le mieux un X? C'est saint Félix.

Quels sont les gens qui n'ont pas un nez muet (un nez muet)? Ce sont ceux qui éternuent toujours.

Quels sont les animaux les plus fidèles? Ce sont les oiseaux, parce que lorsqu'ils ont fait choix d'une compagne, ils ne s'en volent jamais sans elle (sans a les).

Quelle est la plante sur laquelle on marche toujours à la campagne? La plante des pieds.

Quel est le différenciel y a-t-il entre une roue et un avocat? C'est qu'il faut graisser la roue pour qu'elle ne fasse pas de bruit et qu'il faut graisser la main de l'avocat pour qu'il en fasse.

Quel est le genre de gaieté que vous goûtez le mieux? Celui qui est assaisonné de sel.

Dans quelle ville d'Allemagne traite-t-on les bonnes comme de carottes? Dans la ville de Ratisbonne.

Avez-vous souvent vu des maisons de prêt? Non, car je ne les ai jamais vues que de loin.

Pourquoi les femmes autrefois étaient-elles douces comme des moutons? Parce qu'elles portaient des manches à gigot.

Quel est le poète latin dont les femmes ont toujours le oin pour leurs travaux d'aiguille? C'est Plante (pelote).

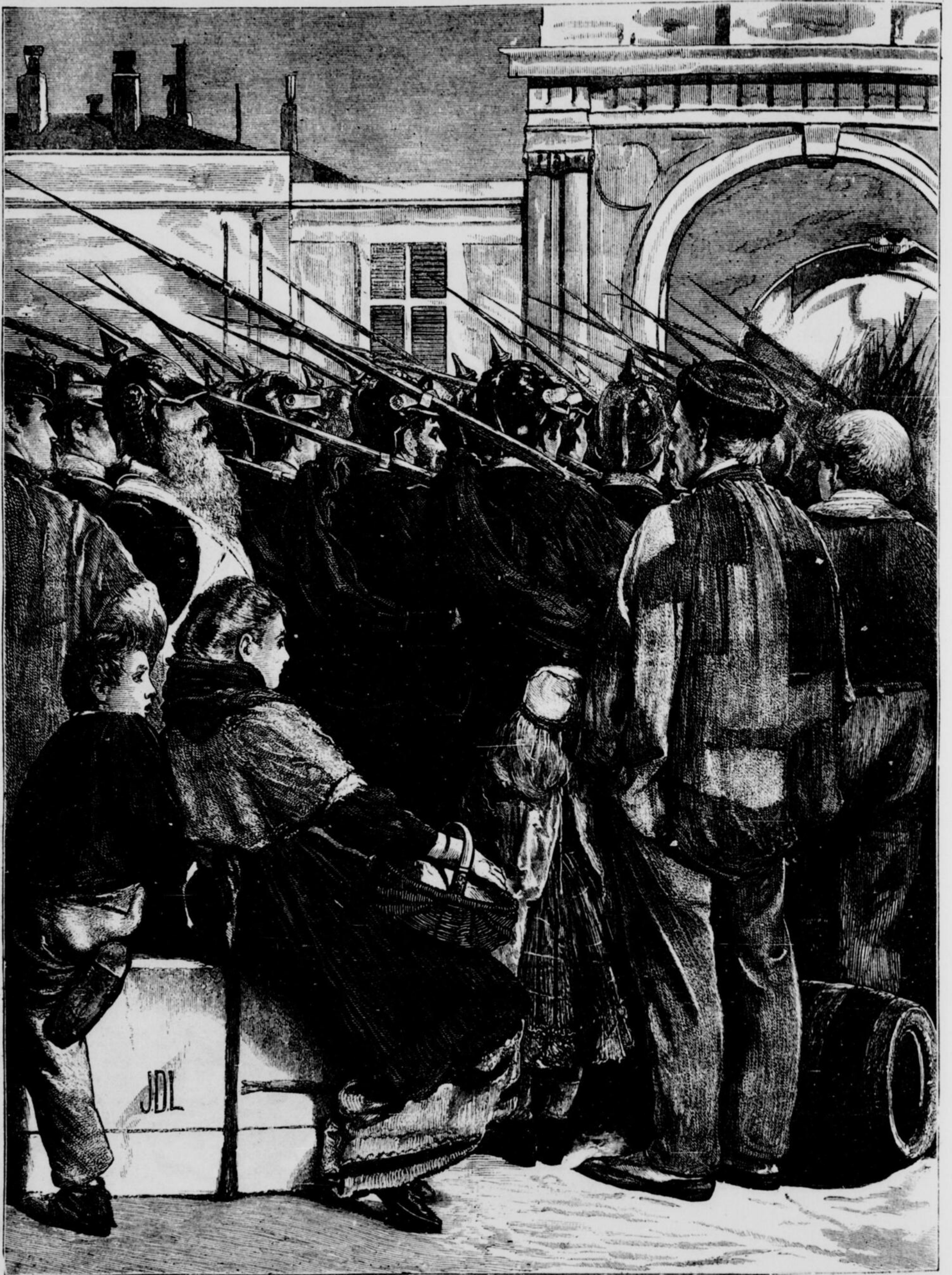
MARCHES DE LA SEMAINE DERNIERE.

Table with columns for FARINE, MONTREAL, QUEBEC, VOLAILLES, VIANDES, BEURRE, etc., DIVERS, GRAINS, ANIMAUX. It lists various market prices for goods like flour, meat, and produce.

*Le prix du marché de Québec nous est donné par M. H. C. Bossé, marchand à commission, Québec. N. B.—Il y a une grande quantité de pommes gelées qui se vendent de \$1.00 à \$2.00 le quart.



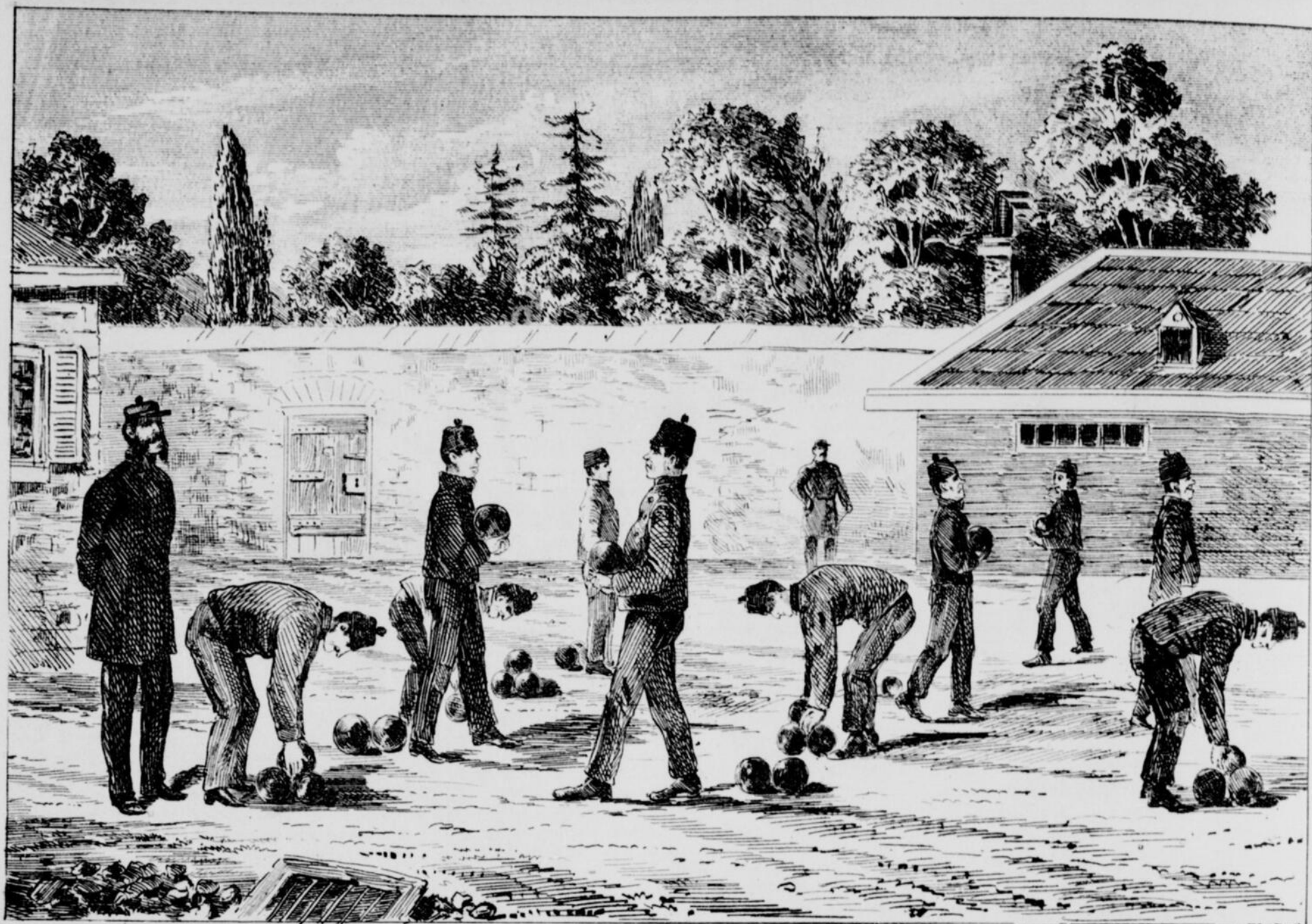
LE GRAND DUC ALEXIS.



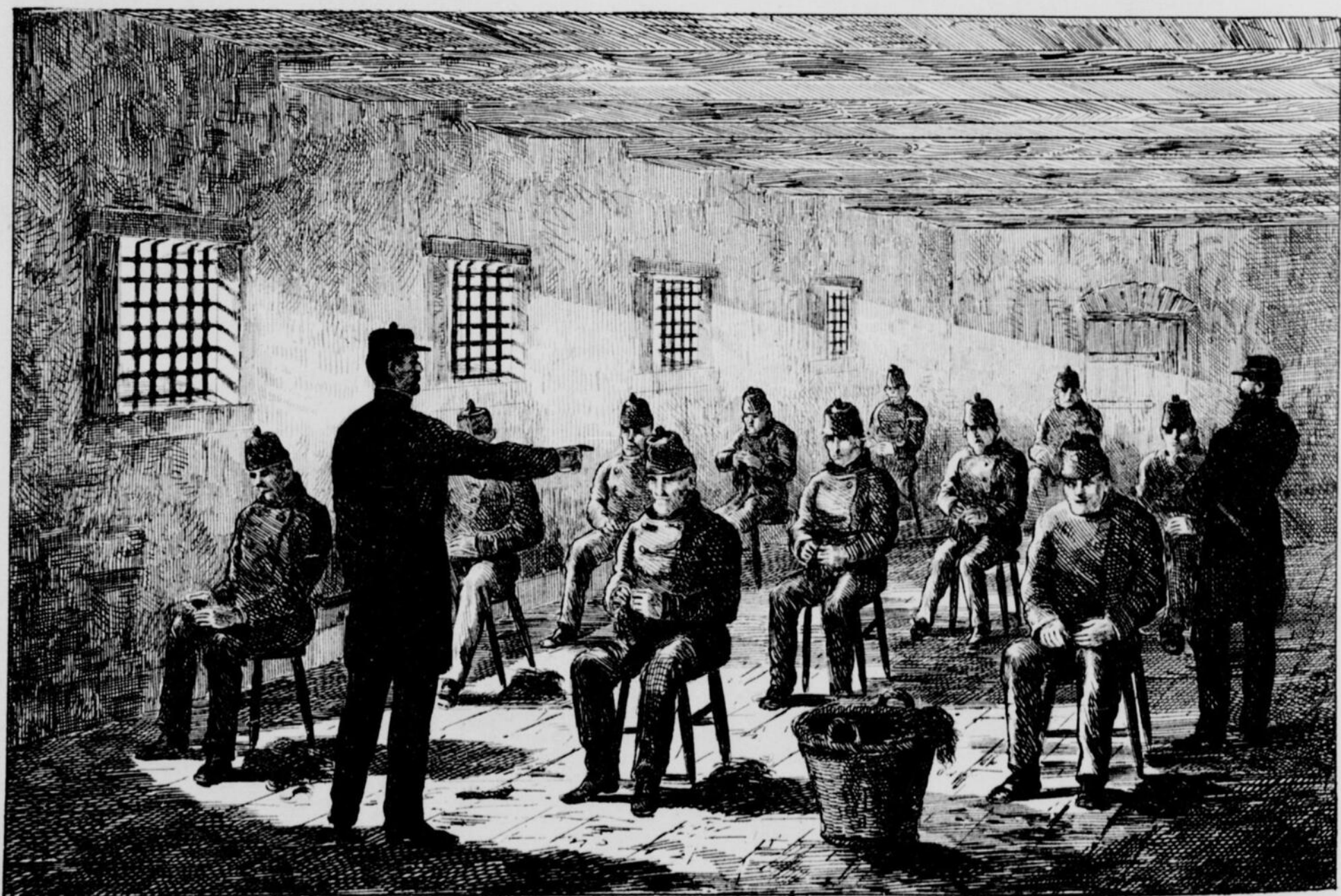
EVACUATION ALLEMANDE.—DÉPART D'UN RÉGIMENT PRUSSIEN.



ÉVACUATION ALLEMANDE.—RENTÉE DES FRANÇAIS.



SCÈNES DANS LA PRISON MILITAIRE DE QUÉBEC.—L'EXERCICE DU BOULET.



SCÈNES DANS LA PRISON MILITAIRE DE QUÉBEC.—LES PRISONNIERS FAISANT DE L'ÉTOUPE.

NOTRE PRIME.

“AU PIED DE LA CROIX.”

Gravé par A. DANSE, d'après le Tableau du célèbre Peintre THOMAS.

Cette superbe gravure, chef-d'œuvre artistique et religieux, est à l'heure qu'il est sous presse, et dans quelques jours sera prête à être distribuée à ceux de nos abonnés qui se trouvent dans une des catégories suivantes :

1^o. Ceux qui auront payé leur abonnement courant, pourvu que le terme pour lequel ils auront payé renferme les trois premiers mois de l'année prochaine.

2^o. Ceux dont l'abonnement expire le, ou avant le 1^{er} Janvier prochain, et qui le renouvelleront, en payant le terme courant et les six mois suivants, d'avance.

3^o. Enfin les nouveaux abonnés qui donneront leurs noms d'ici au 1^{er} Janvier, et paieront pour six mois en s'abonnant.

N. B.—Les nouveaux abonnés peuvent faire dater leur abonnement soit du 1^{er} Mai dernier (numéro dans lequel commence le roman de l'Intendant Bigot, et dans ce cas, ils devront payer un an d'abonnement), soit du 1^{er} Janvier prochain.

Ces conditions que nous mettons à la distribution de notre PRIME paraîtront justes et raisonnables à tous nos abonnés, lorsqu'ils auront vu cette gravure. Rien de semblable n'a jamais été publié jusqu'à ce jour en Amérique, et personne ne peut en acheter une copie nulle part à moins de CINQ DOLLARS. C'est le prix de la gravure que nous donnons aux abonnés de l'Opinion Publique. Nous n'en dirons pas davantage.—Voyez la gravure et jugez-en par vous-mêmes. Nos agents la recevront partout d'ici au 1^{er} Novembre. Ceux de nos abonnés qui résident dans des endroits où nous n'avons pas d'agent, recevront par la poste, en se conformant aux conditions susdites, leur gravure, soigneusement roulée sur un bois, et les frais de poste payés.

Montréal, 26 Octobre 1871.

AVIS À NOS ABONNÉS DE MONTRÉAL.

Notre agent, M. Dorion, devant commencer à la fin de cette semaine, la collection des argents dus pour abonnement à L'OPINION PUBLIQUE, dans toutes les parties de la cité de Montréal, nous prions, en conséquence, nos abonnés, de vouloir bien se tenir prêts à régler leurs comptes avec lui afin de pouvoir recevoir la prime.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 7 DECEMBRE, 1871.

A TRAVERS LE TIMES.

Le 9 novembre eut lieu, à Londres, le banquet annuel du Lord-Maire. La fête a été moins brillante et moins intéressante que les années passées. On y remarquait l'absence des chefs conservateurs et de plusieurs membres éminents du gouvernement. Deux discours ont surtout fait les frais de la séance, et ils ne sont pas d'un intérêt bien absorbant.

M. Shenck, l'ambassadeur américain, a eu des paroles heureuses et éloquantes pour remercier les Anglais des secours fournis aux incendies de Chicago. De tels actes de générosité internationale valent mieux, pour assurer la paix et l'harmonie entre les peuples, que tous les traités les plus solennellement conclus, mais qu'on déchire si facilement depuis que la force a pris la place du droit.

M. Gladstone a fait le second discours. C'est un coup-d'œil complaisant et flatté jeté sur la politique étrangère de son gouvernement depuis qu'éclata le duel sanglant entre la France et la Prusse. L'âge d'or semble être arrivé pour l'Angleterre; elle n'a plus de guerre à redouter; une paix profonde, et qui sera éternelle, règne entre elle et toutes les nations de l'univers. L'Angleterre semble toucher au millénium promis aux imbéciles par les béotiens de l'idée socialiste.

En même temps que M. Gladstone fait ce riant tableau du bonheur de John Bull, il veut bien condescendre à donner au monde étonné le secret de sa double recette : d'abord, ne pas se mêler des affaires des autres; pratiquer soigneusement le principe de non intervention, qui consiste à laisser assassiner ou voler son voisin sans bouger de chez soi ni crier à la police.

L'autre recette a bien son prix; elle a pour base la concession et l'arbitrage. Vous voyez d'ici poindre le Traité de Washington. L'homme d'état anglais vante, élève jusqu'au sublime la leçon qui ressort de cette importante convention. Les deux grands peuples avaient, suivant Gladstone, des sujets de difficultés irritants et de nature à provoquer une guerre entre eux. Au lieu d'en venir là, ils ont décidé de faire quelques sacrifices réciproques, et ont noblement soumis à des arbitres toutes leurs querelles. C'est un grand exemple pour l'humanité et désormais les souverains comme les peuples, au lieu

de s'égorger, se donneront le baiser de paix et prieront leurs voisins de régler leurs procès à l'amiable.

Tout cela est beau, très-beau même. Mais c'est de l'utopie; cet enthousiasme naïf chez Gladstone prouve chez lui une nature plus généreuse que judicieuse, si, toutefois, ces effusions humanitaires ne servent pas à voiler l'habileté du ministre qui veut que sa politique soit la cause de tout le bonheur dont l'Angleterre paraît jouir.

Les Anglais et les Américains n'ont si bien réglé leur différend que parce qu'ils n'ont jamais eu envie de se battre pour les quelques piastres qui les divisaient. S'ils eussent été voisins, comme la Prusse et la France; si les mêmes questions eussent surgi entre eux,—questions d'honneur, de prestige, d'équilibre européen et d'existence nationale—ils n'auraient pas été plus sages que les deux grandes puissances européennes.

Il faudra autre chose que l'exemple de l'Angleterre et des Etats-Unis pour empêcher l'Europe d'en venir de nouveau aux mains; pour empêcher la France, la Prusse, la Russie, l'Autriche, l'Italie, l'Angleterre elle-même, d'entrer dans la guerre épouvantable qui se prépare inévitablement et qui ne sera, aux yeux du philosophe chrétien, que le résultat de la politique de la force, de la politique sans Dieu dont le règne se fait depuis trop longtemps sentir.

Bien des humiliations sont réservées aux officiers chargés de l'administration anglaise dans les Indes. Un trait frappant. Il y a, dans une prison non loin de Calcutta, 47 prisonniers, Brahmines ou Hindous, condamnés en septembre à la détention pour la vie, pour crime sérieux. Ils sont de haut parage, appartiennent à une caste antique et réputée la plus noble. Ils portent un insigne traditionnel—quelques lambeaux de coton attachés à l'épaule gauche. Cette marque de distinction assure aux gens de la tribu des privilèges considérables, qu'ils revendiquent même en prison, mais qui sont naturellement incompatibles avec l'état de condamnés à une peine emportant même privation des droits civils. Un Dr. Eades, surintendant de la prison, trouve donc tout juste, en faisant la toilette de ses pensionnaires, de retrancher la guenille qui les aurait protégés et leur aurait rendu l'incarcération mille fois plus douce qu'aux autres prisonniers. De là, grande colère et soulèvement formidable, qu'on ne put réprimer qu'en blessant assez gravement 37 de ces incorrigibles hindous. Quelques jours après, les mutins recouvrèrent leurs insignes et le Dr. Eades fut destitué! Et il le fallait bien: la mesure prise par le docteur aurait pu causer une nouvelle insurrection digne de celle de 1857, au dire des correspondants du Times.

Une nation aussi puissante que l'Angleterre, qui ne peut contenir ces vastes domaines indiens, qu'elle déclare indispensables à son existence et à sa grandeur, qu'en subissant de telles humiliations, ne peut se vanter d'être trop solidement assise. Elle ferait bien de jeter des regards moins dédaigneux sur le continent et de compter moins sur l'invulnérabilité qu'elle croit tirer de sa position insulaire.

Une petite revanche que la providence se donne contre l'Angleterre. Tout le monde catholique a encore présent à l'esprit le mal immense fait par l'Angleterre, sous Lord Palmerston, à la cause de la papauté, au nom du principe des nationalités. C'est de cette époque (1856) que commença, à proprement parler, le drame dont le dénouement à fini par le vol des Etats Pontificaux, de Rome elle-même ensuite et l'emprisonnement du Pape dans son propre palais. Lord Palmerston, toute la presse anglaise, le Times surtout, tous les hommes d'état anglais ont puissamment encouragé Cavour et l'unité italienne.

La rétribution est déjà un peu venue, la Providence a déjà pris un assez bon à compte par l'Irlande. Plus l'Angleterre fait de concessions pour concilier et pacifier l'Isle Soeur, plus celle-ci se montre intraitable; elle plaide énergiquement le "principe des nationalités" et veut absolument le "home rule." Le plus amusant, qui peut devenir le plus sérieux, c'est que le principe gagne du terrain même en Angleterre. Le Pays de Galles s'en mêle. Le gouvernement vient d'envoyer un juge qui ne connaît pas le dialecte Welch. Force représentations sont faites à Lord Hatherly de qui dépend la nomination; on ne veut pas d'un juge qui ne parle que l'anglais; on va même beaucoup plus loin; on réclame d'autres franchises provinciales en grand nombre et si étendues qu'elles se rapprochent énormément du home rule, de l'autonomie nationale revendiquée par l'Irlande. Le Times jette les hauts cris; il a une indignation sublime, un mépris de Jupiter tonnant contre ces bons habitants du pays de Galles, contre ces Welches jugés depuis trois cents ans par des magistrats qui n'ont jamais su un mot de leur dialecte, de leur dialecte qui est à peine un patois respec-

table. Et le Times se lamente sur les aberrations nombreuses créées par le "principe des nationalités," qui est pire que la plaie du siècle.

Il est fâcheux que la lumière soit venue si tard au Times. Ses magnifiques articles sur la nationalité italienne, à la façon Cavour; ses injures, ses calomnies, ses trop énergiques philippiques contre le Pape et son gouvernement n'auraient peut-être pas vu le jour. Et le pire de tout cela, le plus mauvais côté de ces odieuses palinodies du peuple et des hommes d'état anglais dans cette fameuse question de "principe des nationalités," c'est que leur politique se faisait surtout sentir vis-à-vis les faibles, et qu'on l'invoquait quand elle servait l'intérêt de l'Angleterre et que son exécution n'offrait pas de danger.

Dans "Pie IX et Lord Palmerston," Montalembert a flétri en termes ineffaçables ce triste côté de la politique anglaise. Il y a là une apostrophe à Lord Palmerston qu'il serait cruel mais très-utile et très-opportun de rappeler à l'Angleterre et au Times.

".....Vous êtes très-fort, (écrit de Montalembert interpellant le célèbre homme d'état anglais) très-fier, très-Romain devant les faibles. Vous l'êtes beaucoup moins devant des rivaux dignes de vous. Avec le concours de la France, et poussé par elle, vous avez fini par braver et par dompter la puissance de la Russie; mais vous ne vous êtes engagé dans la lutte qu'avec la certitude d'avoir le bon droit et même les bons procédés de votre côté. Vous en agissiez de même avec l'Amérique dans un conflit qui menaçait récemment d'éclater et qui pouvait devenir si sérieux....."

"mais pour Dieu, que ne pratiquez vous cette longanimité, cette modération à l'égard des petits et des faibles? Là, certes, elle serait encore plus légitime, plus naturelle et de meilleur goût. Elle vous préserverait de ce scandaleux contraste entre la grossièreté des outrages que vous prodiguez au Roi d'un Etat de huit cent mille âmes, et l'humble résignation avec laquelle vous acceptez le renvoi de votre ambassadeur par le chef d'une nation de vingt millions d'hommes....."

C'était sanglant, mais bien mérité. L'Angleterre, protectrice, à l'étranger et pour son bénéfice, de la révolution et du principe des nationalités exploité contre le Pape et le catholicisme, est aujourd'hui chez elle en proie aux maux qu'elle a semés en Europe. Sir Charles Dilke bat en brèche la monarchie, l'Internationale a établi à Londres son quartier général, son principal repaire, les classes ouvrières s'agitent d'une manière menaçante, l'Irlande veut briser l'union, une portion du véritable peuple anglais lui-même, les fidèles Welches, parlent de vivre à part, et là bas, dans les Indes, le sol tremble et partout l'on marche sur des volcans.

Le tableau n'est pas chargé, il n'est que fidèle. Ce n'est pas à dire pour cela que tout soit désespéré en Angleterre. A côté de ces symptômes alarmants, il y a des signes de salut, de précieuses ressources de rachat, dont nous avons déjà parlé et sur lesquels nous aurons à revenir.

J. A. MOUSSEAU.

ÇA ET LÀ.

L'ÉLOQUENCE DES CHIFFRES.

On verra, par ce qui suit, que notre manière de voir et de calculer est partagée par des hommes experts dans ces questions.

M. Harvey évaluait ainsi le chiffre des habitants de la Confédération d'après l'accroissement naturel de la population :

	Évaluation.	Résultat.
Ontario.....	2,136,308	1,620,842
Québec.....	1,422,546	1,190,505
Nouveau-Brunswick.....	327,896	285,777
Nouvelle-Ecosse.....	396,404	387,805
Totaux.....	4,283,094	3,484,924
	3,484,924	
Différence.....	798,170	

Qu'on lise maintenant les réflexions que le négociant canadien ajoute à ce tableau :

En 1851, alors que la population d'Ontario et Québec était de 1,842,260 âmes, les importations totales s'élevaient à \$21,534,788.

En 1861, quand la population des deux provinces atteignait 2,507,607, la valeur des marchandises entrées pour la consommation était de \$43,064,836.

Enfin, pour l'année expirée le 30 juin 1871, alors que la population des quatre provinces réunies n'était que de 3,484,924, la valeur des marchandises importées était de plus de \$95,605,000!

Tout le monde admettra qu'il y a, entre le chiffre de l'augmentation de la population et celui des importations, une différence hors de toute proportion, et qu'il est bien difficile d'admettre l'exactitude du dernier recensement.

Maintenant, si l'on prend pour base de calculs les importations pour la consommation, l'on verra qu'il n'y a aucune pro-

portion entre l'augmentation de la population et celle du commerce.

Le négociant conclut de cette absence de proportion, que le recensement a été mal fait. C'est possible pour le Haut-Canada; mais nous croyons que si on a péché dans le recensement de la population bas-canadienne, c'est en grossissant le chiffre au lieu de le diminuer. Il est bien connu, par exemple, que dans beaucoup de comtés où l'émigration a fait des ravages, on a fait entrer dans le recensement des centaines d'individus qui sont aux Etats-Unis, quand on n'avait pas la certitude qu'ils ne reviendraient jamais au pays. Il n'y a probablement qu'à Montréal que le recensement a dû être mal fait.

Quoiqu'il en soit, en supposant même qu'on ajouterait au recensement cent à deux cent mille âmes, cette disproportion entre la population et la consommation ne serait-elle pas encore effrayante?

N'est-il pas évident que si on ne trouve pas moyen d'augmenter à tout prix la production agricole et industrielle, nous marchons vers la ruine, et que la population canadienne-française en particulier, loin d'augmenter pendant les dix années qui vont suivre, diminuera considérablement? Les cultivateurs peuvent se préparer à hypothéquer leurs terres et à les vendre ensuite et les marchands à faire banqueroute, s'il n'y a pas une réaction sérieuse dans notre économie sociale et politique. Ce n'est pas de l'exagération, c'est du simple bon sens. Il est impossible que l'exportation de nos produits agricoles et de nos bois suffisent à payer l'excédent énorme de nos importations sur nos exportations. Si la production nationale ne prend pas des développements rapides, le Bas-Canada sera bientôt tout entier entre les mains des banquiers et compagnies de prêt. Or, comme il vient toujours un temps où l'on ne peut plus payer ce qu'on emprunte, on verra une crise encore plus terrible que celles qui, à deux époques différentes, ont semé la ruine et la terreur dans le pays.

MM. ROUTHIER ET FRÉCHETTE.

M. Fréchette a fait dans des lettres qui ont été fort remarquées des citations qui méritent d'être reproduites.

Après avoir dit que le temps est passé où il suffisait à la malveillance d'accuser un homme de manquer de religion pour le perdre, ou un zèle dangereux aurait même pu faire du tort à des institutions qui font le bonheur et la gloire de notre pays, M. Fréchette parle de la violence et de la rudesse de langage de certains écrivains catholiques.

Ne serait-il pas plus chrétien, dit-il, de suivre les conseils tout évangéliques du digne évêque du Bellai qui disait :

« Mes frères, vivons tous en paix : aimons même ceux qui s'égarent, et sachons vivre avec eux en harmonie, afin de les ramener par la charité? »

M. Fréchette a dit quelque part : « Ce sont nos injustices, nos colères et nos amertumes qui éloignent de la vérité les âmes faites pour s'élever jusqu'à elle. »

Mais non ; mettant de côté ce conseil de St. François de Sales : « Point de sévérité ; reprenez toujours en toute sorte de patience, » et ces belles paroles de St. Jean Chrysostôme : « Le langage de la vérité doit être calme et indulgent, » vous ambitionnez de jouer au Canada, le rôle que M. Veillot s'est arrogé en Europe : celui, comme vous dites, d'éloigner de l'arche, les profanateurs à coups de fouet et de bâton.

Il me semble, monsieur, que ce n'est pas là la morale que notre Sauveur enseigne dans sa parabole du Bon Pasteur, qui cherche ses brebis égarées et les ramène doucement au bercail. Jésus-Christ, n'a pris le fouet qu'une seule fois dans sa vie, lui, et c'était pour chasser les marchands du temple, c'est-à-dire ceux qui, se servant du sanctuaire pour faire de l'agiotage politique et satisfaire leurs ambitions mondaines.

Réfléchissez bien à cela, monsieur ; et puisque nous en sommes à parler de l'Évangile, je vous rappellerai, ce que St. Luc a écrit quelque part : « Ne jugez pas autrui, si vous ne voulez pas être jugé vous-même. »

Il y a dans ces lettres une foule de choses qui mériteraient d'être reproduites, choses qui sont aussi bien pensées que bien écrites, des traits, qui suffiraient en France à faire la réputation d'un écrivain, mais encore une fois nous ne croyons pas plus que M. Routhier soit un hypocrite que nous croyons que tous ceux qu'il attaque soient de mauvais catholiques. Comme le dit M. Fréchette, il faut des preuves dans un cas, comme dans l'autre.

Je viens de lire dans le *Nouveau Monde* une correspondance dans laquelle M. Routhier explique avec beaucoup de modération et de talent, des idées qu'il avait exprimées sur le rôle de la Providence dans le monde. Il dit comment la Providence intervient par des moyens humains dans les affaires de ce monde, en jetant par exemple le trouble dans l'esprit des nations qu'elle veut punir.

L. O. DAVID.

LE FROID ET LA GLACE.

Une trentaine de vaisseaux pris dans la glace depuis Montréal jusque dans le bas du fleuve attestent les dommages que va causer l'apparition si subite du froid. Vendredi et samedi dernier les équipages de plusieurs de ses vaisseaux ont été presque gelés à mort ; on disait même que plusieurs personnes avaient péri. Heureusement que le temps doux qu'il a fait, ces jours-ci, est venu au secours des malheureux marins retenus dans les glaces.

JOS. VINCENT.

Notre intrépide batelier est venu lui-même à deux doigts de sa perte. Le St. Laurent, emprisonné lui-même dans la glace, refusait de le rendre au rivage. Il était allé à l'île Ste. Hélène porter des approvisionnements. Il reprit la traversée vers

deux heures. Un vent froid, un gros vent de janvier, se faisait sentir, mais plein de courage, sous le commandement de leur chef, les vigoureux nageurs s'aventurèrent dans les glaces flottantes, et pendant cinq heures ils luttèrent en dépit d'un vent glacial et le courant, qui charriait les glaces avec une telle rapidité que l'on craignait à chaque instant que le canot ne se brisât en pièces. Des gens qui se trouvaient sur les bords de la rivière, voyant la position périlleuse dans laquelle se trouvait le canot, le suivirent jusqu'au près de la Longue-Pointe où ont pu jeter des câbles aux pauvres malheureux, et après une demi-heure, on les ramena à terre épuisés de fatigue et glacés par le froid. Ils étaient demeurés 3½ heures dans les glaces en un temps aussi rigoureux.

LE GRAND DUC ALEXIS.

Le voilà ce grand duc tant fêté par les Américains ! Il est jeune et beau.

Le fils de l'empereur de Russie sera à Montréal le onze.

On dit qu'il vient pour cimenter d'avantage l'union qui existe déjà entre la Russie et les Etats-Unis. C'est une curieuse exemple des anomalies du monde politique que cette alliance du Despotisme et de la Liberté.

L'EVACUATION ALLEMANDE.

De l'Univers Illustré du 7 septembre.

L'événement capital de la dernière semaine a été le départ des troupes allemandes de la banlieue parisienne. Les villes et les villages avoisinant la capitale sont enfin libérés des envahisseurs qui les ont occupés pendant de si longs mois. Saint-Denis, Pantin, Bobigny, Nogent, et bien d'autres localités, ont vu avec un indicible sentiment de joie s'éloigner les casques à paratonnerre des Prussiens et les casques à chenille des Bavarois.

Après le tour des villes et des villages est venu celui des forts du nord et du nord-est de Paris, qui ont été remis aux troupes françaises. Le 20 septembre, le drapeau tricolore a flotté de nouveau sur ces forts où il avait été si vaillamment défendu pendant le siège de Paris. Mais nos soldats n'ont absolument trouvé que les quatre murs. Les soldats allemands avaient, en effet, donné carrière aux rapaces instincts de la race germanique. Tout ce qu'ils n'avaient pu emporter, ils en avaient fait l'objet de vente à l'encan. Les chaises, les tables, les poêles avec leur tuyaux démontés, les planches à pain, tout, en un mot, avait été vendu à cette nuée de brocanteurs interlopes qui suivaient l'armée allemande depuis le commencement de la guerre, s'enrichissant des produits du pillage et des réquisitions.

C'était un spectacle vraiment touchant que celui d'un village au moment de l'évacuation. A peine la nouvelle du départ définitif des envahisseurs était-elle répandue, que soudain les rues se remplissaient de groupes joyeux et que les maisons se pavosaient de drapeaux tricolores. Beaucoup de maisons ont été illuminées à Saint-Denis.

La remise officielle et la réception des forts ont eu lieu, du reste, avec beaucoup de convenance. Une convention spéciale entre les autorités militaires de France et d'Allemagne en avait réglé les formalités. A l'heure fixée, vingt-cinq soldats de l'armée allemande seulement occupaient chaque fort ; vingt-cinq soldats français s'avancèrent ; l'officier allemand, après l'échange du salut, remit les clefs à l'officier français et s'éloigna avec sa troupe, tandis que, à une distance minutieusement déterminée, cent hommes de l'armée française et cent hommes de l'armée allemande formaient les réserves. Le drapeau national a été hissé immédiatement.

LA PRISON MILITAIRE DE QUÉBEC.

Voici ce qu'en dit un officier des Ingénieurs de la Reine.

« J'obtins du gardien en chef de la prison la permission de la visiter. C'était le 12 octobre dernier. La première chose qui me frappa en entrant dans cette bâtisse, ce fut l'extrême propreté qui y régnait : vous ne pourriez pas y trouver une parcelle de poussière. Les prisonniers sont divisés en deux classes : ceux de la première mange de la viande trois fois par semaine, et ceux de la seconde deux fois. Le souper et le déjeuner des deux classes se composent d'une demi livre de pain et d'une demi pinte de lait.

Les prisonniers de la première catégorie couchent toutes les nuits dans des lits : ceux de la seconde cinq fois par semaine ; les autres nuits il couchent par terre...

J'allai ensuite leur voir faire de l'étope. On donne onze onces de câble à chaque prisonnier et celui qui n'a pas converti ce câble en étope, dans le temps prescrit, se couche sans souper. Cette étope est vendue \$1.00 le quintal.

« La plus dure punition infligée aux prisonniers est l'exercice du boulet, qui consiste à transporter, à hauteur de poitrine des boulets de 32 livres d'une pile à l'autre. Les autres punitions infligées sont l'exercice militaire forcé, etc., etc... »

« Les prisonniers sont pourvus de fil et d'aiguilles et doivent raccommoder leurs habits eux-mêmes... »

« Voici la division de leur journée : à 5.30, lever jusqu'à 8, travail, à 8 ils déjeunent et prières par le chapelain militaire. De 9 à 11, visite du médecin et exercice militaire ; de 11 à 1 h. shot drill ; de 1 à 2 exercice, et raccommodage des habits de 2 à 4 ; de 4 à 6, classe. A six heures et demie les prisonniers souper et ensuite ils font de l'étope jusqu'à 9.30 ; ensuite ils se couchent. »

Il faut avouer que ce n'est pas précisément l'idéal du bonheur.

Dernièrement, à Cleveland, Ohio, une mariée, après que le ministre eut terminé la cérémonie nuptiale, s'avança toute radieuse vers le chœur et demanda à l'organiste s'il aurait la complaisance de faire chanter « Depuis longtemps c'est mon désir. »

TOURS DE FORCE.

Si je me prenais à raconter les exploits de tous nos Alcides Canadiens, je tarierais mon encrier à la tâche. On verrait *Duhaine*, debout sur la verge du fleuve, arrêter un *crible* emporté par un courant rapide : *Giroux*, dételé son cheval, au pied d'une côte, l'attacher derrière sa voiture, puis prendre sa place dans le timon et monter la charge jusqu'au sommet : *Gabeil*, s'emparer d'une maison de *poll*, gardée par vingt ou trente hommes, puis, assailli par eux tous à la fois, se trouvant acculé près d'un mur de pièces sur pièces, le jeter à bas d'un seul coup d'épaule, et plus heureux que *Samson*, s'échapper du milieu des ruines. Les noms des *Gourdeau*, des *Cardinal*, des *Gri-gnon*, des *Monarque*, des *Tourangeau*, éveillent le souvenir de faits non moins extraordinaires et intéressants, que d'autres mieux informés que moi raconteront probablement quelque bon jour.

On vient de construire, tout à côté des édifices du Parlement, vers le nord-est, une petite plateforme publique, assez gentille, assez propre, où une dizaine d'amis ont pu passer délicieusement les derniers beaux jours d'automne. Encore aujourd'hui, quelques élèves de l'Université viennent y contempler le vaste et beau panorama qui s'y déroule sous nos yeux. Heureux jeunes gens ! les grands spectacles de la nature sont pour eux pleins de charmes. Une bonne, tenant par la main un pauvre enfant frêle, que le froid a transi, l'amène là pour le réchauffer aux rayons encore tièdes du soleil, à midi. Des feuilles mortes, arrachées aux beaux ormes du jardin du Séminaire, sont entassées dans les coins où semées ça et là sur le plancher. Quelques petits exilés français, une troupe de moineaux, égaient seuls de leurs ébats, cet endroit, hier si charmant.

Nos dix amis l'avaient tant prise en affection, qu'ils l'appelaient « notre plateforme » et la plupart des gens semblaient reconnaître leurs titres, en s'abstenant de s'y rendre après sept heures. A leur grand regret, ils voyaient passer et repasser de gracieuses dames sur le trottoir d'en face qui longe le mur du Séminaire, sans qu'elles daignassent s'arrêter un instant pour causer avec eux. Je vous jure, sur l'honneur, que tous, depuis le plus âgé jusqu'au plus jeune, sont d'une extrême galanterie. Jugez s'ils étaient marris de voir les belles dames de Québec, et vous savez qu'elles sont belles lorsqu'elles se donnent la peine de l'être, leur tirer ainsi de l'aile chaque soir. Tout au plus, advenait-il parfois qu'une de ces dames, en passant, fit un signe compris du mari seul, l'un du groupe, qui s'en détachait pour la rejoindre. Alors, au lieu de dix, ils étaient onze marris, car le délinquant l'était deux fois, en cette occasion.

— Que faisaient-ils donc là, ces *Dix*, puisqu'ils semblaient effrayer les dames et chasser les hommes ?

— Ils fumaient.

— Et puis ?

— Et puis, deux d'entre eux prisaient.

— Prisaient quoi ?

— Du tabac en poudre.

— Après ?

— Ils causaient.

— Ah ! ils causaient.

— Mais oui ! ils causaient, quoi d'étrange à cela ?

— La causerie, c'est bien ; mais de quoi causaient-ils ?

— Ma foi ! ils causaient un peu de tout, d'astronomie, de physique, de chimie, de constructions navales, de coups-de-main, de voleurs, de farceurs, d'idiots, d'imbéciles, de toutes choses et de toutes gens pouvant fournir matière à s'instruire, à rire ou à amuser.

— C'est bien là tout ?

— Non, pas tout, car les plus fûtés, en s'en allant, pronostiquaient du beau ou du mauvais temps pour le lendemain.

— Allons donc ! ce n'est pas ce que je veux savoir.

— Qu'est-ce alors ?

— Pourquoi jouer au plus fin avec moi ? Vous savez tout, répondez franchement ! Ça n'ira pas plus loin, du reste. Entre nous, cette réunion n'était-elle pas un *club polit que* ?

Voilà bien, mot pour mot, les questions que faisait tout dernièrement à un des *Dix*, un jeune homme, de Montréal, fort en thème jadis, aujourd'hui journaliste pas mal ébauché et bien sûr alors, employé public en herbe.

Le *Dixième*, entendant la dernière question, posée en manière de pistolet sur sa poitrine, — ne sût y répondre que par un sourire et un haussement d'épaules.

— Ah ! vous riez de ma question ? vous riez pour faire contenance : Eh bien ! moi, je vous dis que j'ai sondé vos projets et deviné vos intrigues. « Et le Montréalais, s'allumant de plus en plus... Vous avez lu dans *Notre-Dame de Paris*, le chapitre intitulé : « Ceci tuera cela ? »

— Je ne l'ai pas lu, mais allez toujours, car vous me paraissez bien parti.

— Dans ce chapitre, Victor-Hugo, représente Louis XI, tenant à la main un livre imprimé tout récemment, par Gutenberg. Le roi debout à sa fenêtre, élève le livre, avec un geste menaçant vers les tours de l'église de Notre-Dame, en disant : *Ceci tuera cela*, c'est-à-dire que la science tuera la religion... »

— Je ne vois rien là, ce me semble, qui puisse affecter notre plateforme ?

— Vous n'y voyez rien, parce que vous refusez de voir, mais moi, je vous dis : que, *ceci*, c'est-à-dire cette plateforme, tuera

cela, c'est-à-dire ces bureaux du gouvernement, et pour parler plus clairement, le gouvernement lui-même."

D'un air placide et toujours souriant, le *Dirème* se contenta de saluer du geste, son sinistre interlocuteur, en lui disant : "Au plaisir de se revoir!"

Vous voyez donc, comme cela, que la petite plateforme des *Dir*, ou de l'*Académie* ou de l'*Athénée*, n'a été qu'à un cheveu de la célébrité. Rien d'étonnant, car elle occupe un endroit évidemment prédestiné.

Il y a des années, oh! bien des années de nous, un matelot déserteur poursuivi sur l'ordre de son commandant, serré de près par ses traqueurs, arrive précisément à ce point du cap. Se voyant cerné de tous côtés, il s'élançait et bondit du haut du roc coupé à pic. On le ramassa en bas, et la port de l'une des rares maisons bâties alors en cet endroit de la basse-ville et on le transporte tout sanglant à l'Hôtel-Dieu. Ses plaies une fois pansées, la respiration dégagée, on constate que le matelot n'a reçu aucune blessure mortelle.

On le couche dans un bon lit, puis comme il se fait tard, on le laisse dormir tranquillement.

Le lendemain, lorsque la Sœur de garde s'éveilla, elle se rendit incontinent au lit de l'intéressant malade, mais le nid était vide, l'oiseau s'était envolé.

Par où s'était-il échappé?

Evidemment par la fenêtre, car elle était encore ouverte.

Et voilà comment et pourquoi—la rue qui s'est bâtie ensuite, près du Cap, a pris le nom de rue du *Sault-au-Matelot*.

—Mais à chacun son tour! Je serais d'avis, qu'on l'appellerait maintenant la *rue du Pick-Pocket*. De déserteur à voleur, après tout, il n'y a que la main. Et le *Pick-Pocket* Yankee qu'on a pincé tout récemment et qu'on a logé, non pas à l'Hôtel-Dieu, mais à la prison commune, a fait exactement, et au même endroit, le même tour de force *forcé*.

Le *sault de Penn*, sur l'ancien canal Lachine, tout le monde le connaît ou du moins, en a, plus d'une fois entendu parler. M. Penn, aujourd'hui propriétaire du *St. Lawrence Hall*, se trouvant au *Griffintown*, fit rencontre d'une troupe avinée ou plutôt *whiskeyfiée*, d'Irlandais, qui lui cherchait noise, je ne sais trop à quel sujet. M. Penn était doué d'une agilité rare et il en profita de son mieux, pour s'esquiver. Une partie de la troupe le poursuivit. Il gagnait du terrain, mais il s'avancait vers le canal, et là s'il ne trouvait le pont ouvert, c'en était fait de lui; il allait être cerné. Il franchit la chaussée du canal, le voilà en face du pont: Fatalité! le pont est fermé.

Il connaît trop bien la fureur de ses ennemis et la haine qu'ils lui ont vouée pour hésiter longtemps sur le parti qu'il doit prendre. Il respire un instant, mais bientôt il entend des cris de rage; des pierres lancées sifflent à ses oreilles. Le danger est pressant. Il prend son élan, se précipite à toutes jambes vers le canal, pose le pied sur la pierre de revêtement et d'un bond il franchit la largeur de l'écluse, largeur d'à peu près 22 pieds en cet endroit. On conçoit qu'aucun de ses ennemis ne tenta d'en faire autant.

Ce petit canal existait encore, il y a peu d'années, et j'ai pu voir de mes propres yeux l'endroit du *Sault de Penn*.

Montréal a Joseph Vincent et Québec a Claude Giguère tous deux grands amis du fleuve Saint-Laurent, mais tous deux également ses adversaires jurés. Du matin au soir, ils suivent ses mouvements du regard, se moquent de ses colères, lui enlèvent à la barbe ses proies les plus assurées et lui ravissent les trésors qu'il cache au plus profond de son sein ou qu'il enfouit dans son lit comme les vieilles femmes font de leur argent. Le batelier Joseph Vincent et le batelier Claude Giguère, *alias* Bonaparte, ne se connaissent peut-être pas, et cependant ils sont deux frères jumeaux. On ne s'étonne pas des services qu'ils ont rendus et qu'ils rendent encore tous les jours, on les en remercie à peine. Il semble à chacun qu'ils sont faits pour cela, qu'ils remplissent les devoirs de leur état, en opérant les sauvetages les plus difficiles, en arrachant des naufragés au gouffre, en sauvant des vies en danger au péril de la leur propre. Qui songe à donner un salaire à Jos. Vincent et à Claude Giguère pour le temps qu'ils passent à surveiller les faits et gestes du monstre qui ne cherche qu'à engloutir les imprudents? Qui songe seulement, après leurs nombreux services, à les décorer d'une médaille de sauvetage? Cela ne les ferait ni plus fiers, ni plus dévoués, ni plus heureux bien entendu, mais cela attesterait au moins que nous avons apprécié le mérite, le courage et la vertu, que nous sommes susceptibles du noble sentiment de reconnaissance.

Lorsque la tempête d'chaîne ses fureurs, lorsque le vent fouette violemment le fleuve et qu'il se tord en hurlant et rugissant dans son lit, lorsque chaque vague devient une gueule écumeuse, et que l'on voit toutes nos petites embarcations, barques, yachts, chaloupes, canots, gagner le port comme des mouettes effarées, Jos. Vincent et Claude Giguère, restent là, debout sur la rive, leur chaloupe prête, la rame à la main et l'œil sur les flots.

Une chaloupe a chaviré! Ceux qui la montent sont roulés dans les replis des vagues. Oh! mon Dieu! ils vont périr!

Mais Jos. Vincent, si c'est à Montréal, Claude Giguère, si c'est à Québec, volent au secours des malheureux, et rarement manquent ils de les sauver.

Le lendemain, on entendra les journaux les remercier au

nom du pays, mais tout en reste là. Nous avons l'air de nous considérer quittes envers eux. Allons donc! de grâce! tâchons de répondre avec un peu plus de cœur à tant de courage, d'énergie et de valeur.

Vers la fin de février 1868, M. Myrand, marchand de Bécancour, se faisait traverser par un charrotier de Québec à Lévis. Il avait placé à côté de lui, sur le siège de sa cariole, une valise en cuir, contenant 1,040 piastres en argent monnayé. L'attelage allait bon train, et déjà il était aux trois quarts de la traversée, lorsque soudain la glace se rompt, et c'est à grande peine que M. Myrand et le charr tier se sauvent et retirent cheval et voiture de la mare. De valise, il n'en restait plus l'ombre. Le fleuve la tenait au plus profond de ses sombres cachettes.

M. Myrand est assez riche pour se payer cette perte sans trop se gêner. Cependant, en se penchant sur la mare, comme on se penche une dernière fois sur la tombe d'un ami que la terre recouvre déjà, il dit à ceux qui l'entouraient: "Part à deux à qui repêchera ma valise: elle contient 1040 piastres en argent d'or."

Il y avait déjà foule autour de lui et l'on sait que la foule a des oreilles pour entendre ces choses-là et des langues aussi pour les répéter.

Les souteurs arrivèrent vite et nombreux, auprès de la mare; mais tous s'éloignèrent découragés. Il y avait là environ 130 pieds de profondeur d'eau. Le moyen d'aller grappiner ainsi, sans y voir, au fond d'un abîme, une valise, à peine un peu plus grosse que rien? Je vous le demande.

Giguère se reposait tranquillement, au Cap-Blanc, dans sa modeste demeure. Lorsque le fleuve se laisse prendre par les glaces, Giguère a des loisirs. Son adversaire est sous les verroux, souvent pour de longs mois. Mais dès qu'il apprend que le vieux prisonnier a rompu un de ses vieux barreaux, et qu'il a englouti un trésor: "il ne le gardera pas longtemps se dit-il:" et il se hâte vers le lieu de l'accident.

Il jette sa sonde, comme avaient fait les autres.

Cent trente pieds de profondeur!

Le fleuve qui passait rapide et tournoyant, produisait un bruit sec, qui ressemblait à un rire s'échappant de cette bouche béante.

—Tu ne riras pas longtemps, va! vieux misérable! se dit Giguère en tordant sa chique.

A son compte, il lui faut une perche de 140 pieds de longueur. Ce n'est pas l'embaras. Un jour lui suffit pour la confectionner. A une des extrémités il adapte un dard barbelé de 16 pieds de longueur. L'instrument ainsi préparé ne pesait pas moins de 120 livres. Comment le manœuvrer? Car un seul homme, pour agir avec efficacité peut s'en servir à la fois. Ce n'est pas non plus l'embaras; Giguère a une taille et surtout des bras d'Hercule, il mania sa gaule comme un jouet.

Il se rend tout armé au bord de la mare, qu'un pavillon de couleur rougeâtre signalait de loin aux voyageurs et aux curieux. Plusieurs hommes vigoureux l'accompagnent pour l'aider. On le sait généreux et s'il réussit, chacun compte sur une bonne aubaine. Comme il sait l'heure de la marée à laquelle l'accident est arrivé, il attend l'heure correspondante, prend la direction du courant, et se met en frais de scier la glace en divers sens. Il ouvre ainsi une grande coupe de près de trois cents pieds de longueur sur dix à douze de largeur. Et le sondage commence. "Huit jours, quinze jours, trois semaines se passent et Giguère est toujours là, sa perche à la main, travaillant quatre et cinq heures par jour. Ses recherches n'aboutissant à aucun résultat, il ouvre trois autres coupes de même dimension et parallèles à la première: mais éloignées de 15 à 20 pieds les unes des autres; ce travail terminé, les recherches recommencent.

On lisait, à ce sujet, dans l'*Événement* du 21 mars, les réflexions suivantes:

"Dire les découragements, les fausses alertes, les déceptions, les espérances de toute heure, car chaque coup du colossal engin, chaque sondage de cette gaule immense, dont les dents de fer mordaient le lit du Saint-Laurent, faisait naître une émotion? Chose impossible! Souvent, on sentait un poids au bout de la perche, on la retirait lentement, anxieux, plein de troubles et de précautions, le fardeau tenait toujours bon; il ne restait presque plus rien sous l'eau; la jointure du dard apparaissait déjà au bord de la glace. Agité d'un saint effroi, on soulevait la partie encore submergée et l'on amenait... quoi? des masses de vase dans des lambeaux de guenilles ou quelque poutre de bois pourri.

Alors, on s'essuyait le front, ruisselant de sueurs, on prenait un petit coup, puis l'on se remettait à l'ouvrage sans désespérer. Un mois et plus se passa à cette tâche décevante."

Mais un soir que Giguère, abandonné d'une partie de ses compagnons, s'éloignait de la mare presque découragé, marchant à pas lents en regagnant sa demeure:—une idée lumineuse le frappa tout à coup. "C'est cela! s'écrie-t-il, mais oui! c'est cela! J'essaierai dès demain! On va voir que Giguère arrachera bien encore cette bouchée au vieux goinfre!" Et il hâta le pas en se parlant ainsi à lui-même.

Le lendemain, les personnes qui virent passer Giguère, tenant sous son bras, une petite boîte de bois, ressemblant à un cerceuil d'enfant crurent qu'il était devenu fou. Quelques-unes lui demandaient: "T'en vas-tu enterrer ton trésor, Giguère?" Lui, sans répondre, hâta le pas en sifflottant je ne sais trop

quel refrain et se rendait de bonne heure auprès de la mare et juste à l'endroit où était survenu l'accident. Deux ou trois de ses compagnons de travail et d'épreuves, les plus persévérants l'avaient déjà devancé. En le voyant venir, avec cette boîte sous le bras:

"—Mais diable! M. Giguère, que voulez-vous faire de cela?"

"—Ne vous inquiétez pas, mes amis, vous allez voir tout à l'heure ce que je veux en faire."

Déposant sur la glace, sa boîte qui paraît assez lourde, il déroule un énorme peloton de ficelle; il attache un bout de cette ficelle solidement et sûrement à la boîte sur laquelle il s'assied ensuite en regardant se gonfler le fleuve à la marée montante.

En vain ses compagnons l'interrogent, le questionnent, le tournent en tous sens pour connaître son secret, il reste insondable, impénétrable comme les eaux du fleuve. Tranquillement il tire sa pipe de son gilet, hache son tabac au pouce et fume comme si de rien n'eût été.

Une bonne demi heure s'écoula ainsi. Les compagnons de Giguère rôdaient autour de la mare, se consultaient deux à deux, évidemment inquiets et curieux de savoir ce qu'allait faire Giguère.

"—Allons! mes amis, s'écrie ce dernier, à l'œuvre maintenant! il est temps! Et debout au bord de la mare, il laisse glisser la valise dans le fleuve, où elle s'enfonce et disparaît sans bruit. Mais Giguère a retenu la ficelle dans ses mains et la dévide au fur et à mesure que la valise descend."

"—Bon! la voilà rendue! s'écrie-t-il de nouveau. Qu'un de vous vienne tenir cette ficelle. Bon! roidissez-là! ne la laissez pas mollir!"

Giguère, alors, plonge sa perche dans la mare, tout à côté de la ficelle. Du premier coup qu'il donne, il sent une résistance; il retire la perche, elle lui paraît apesantis. Il a avoué depuis, qu'à ce moment, et pour la première fois, il avait senti un frisson étrange lui passer par tout le corps. Le voilà qui tire, tire et tire encore. Il faut tirer longtemps pour tenir une longueur de 130 pieds. Vers le milieu de la perche, il se repose un peu, puis il se remet au travail presque aussitôt avec une nouvelle énergie. Tiens! Tiens! voilà le dard qui émerge s'écrie un des compagnons.

"—Prenez vos gaffes! commande Giguère, et attention! Vous ne bougerez pas que je ne vous l'ordonne!"

Et le dard montait, montait toujours. Enfin, le fardeau retiré apparaît à fleur d'eau, c'est la valise!

Le cœur battent fort dans les poitrines, mais pas un mot ne se fait entendre. On craint de l'effrayer en parlant et de la voir se replonger. Des gaffes et des crocs la saisissent et la soustiennent en dessous, pendant que Giguère, à genoux sur la glace, l'enlève d'un mouvement rapide, presque nerveux, et la dépose à côté de lui.

Inventaire fait du contenu, Giguère en prend sa moitié, qu'il partage avec ses compagnons et va déposer l'autre moitié en banque, au crédit de M. Myrand.

"Avant de nous séparer, dit Giguère à ses compagnons, il faut que je vous fasse part de l'idée qui nous vaut cette trouvaille. Elle pourrait peut-être vous servir une autre fois.

"Je savais quelles étaient les dimensions de la valise de M. Myrand, j'en connaissais aussi à peu près le poids. Lors, je me suis dit: si j'enfermais dans une boîte de bois un poids égal à celui de 1,040 piastres d'argent et que je la laisserais couler à l'endroit où s'est perdue la valise, en choisissant à peu près l'heure correspondante de la marée, ne devrait-elle pas rejoindre la valise perdue?"

"Aussitôt pensé, aussitôt fait. L'idée m'est venue hier, et vous voyez! aujourd'hui, nous avons la valise!"

A. N. MONTPETIT.

CORRESPONDANCE.

MONTRÉAL, 1er Décembre 1871.

MM. les Rédacteurs de l'*Opinion Publique*,

Vos remarquables écrits sur les réformes qu'exige impérieusement l'administration judiciaire de Montréal, n'ont pas manqué d'être approuvés et bien appréciés par tous les membres de la profession; vos remarques sur l'inefficacité dans le personnel de ce département, auront, je l'espère, l'effet d'attirer l'attention de l'exécutif, sur le besoin de réforme qui se fait sentir dans ce que vous appelez spirituellement la *basse cour*. Il est à espérer qu'avant d'augmenter le traitement déjà élevé de certains employés, l'on fera un acte de justice envers d'autres clercs qui n'ont qu'un salaire insuffisant et qui, sous tous les rapports, remplissent leurs devoirs de manière à donner pleine satisfaction aux personnes qui ont besoin de leurs services.

Il est à présumer, d'ailleurs, que l'on ne se guidera que sur les recommandations spéciales des commissaires du service civil, dont le rapport démontre qu'ils ont bien compris les aptitudes des employés et leur plus ou moins de titres aux augmentations de salaires.

Me proposant de vous prier de m'ouvrir vos précieuses colonnes, pour un subséquent article sur le même sujet, je vous prie de recevoir mes remerciements pour la publication de celui-ci.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs,
Votre etc., etc.

E. R.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un feu chaque.

DÉCÈS.

A Berthier, le 27 novembre, après une maladie de trois jours soufferte avec la résignation d'une vraie chrétienne. Demoiselle Maria Clara Alphonsine, fille aînée de M. Prudent Jalbert.
A Montréal, le 22 novembre dernier, à l'âge de 3 ans et 11 mois, Marie Adèle Joséphine; et le 24, à l'âge de 2 ans et 19 jours, Joseph Napoléon Zénon, enfants de M. Napoléon Dépaté, couvreur.

Ne pas confondre la théorie avec la pratique.

Exemple tiré d'un journal Américain : Un savant et pédant professeur traverse une rivière dans un bateau. Il dit au pass-

—Comprenez vous la philosophie, mon ami?

—Non. Je n'en ai jamais entendu parler.

—Alors les trois-quarts de votre existence sont perdus. Avez vous des connaissances en astronomie?

—Non.

—Ah! oui, vraiment, les trois quarts de votre existence sont perdus. Il allait continuer sur ce ton, lorsque la barque chavira: batelier et professeur furent lancés dans les flots.

Le passieur s'écria: —Savez vous nager?

—Non.

—Alors toute votre existence est perdue!

IL N'Y A PAS DANS MONTREAL, DE magasin, où l'on puisse trouver une variété aussi grande, de Bijouteries, Coutelleries, Porcelaines, Albums, Concertinas, Boîtes à ouvrage, Sachets pour Dames et Messieurs, Bouteilles de toilette, Joujoux etc., etc., qu'au

MAGASIN DE \$1 ET 50 CENTINS,

DE LA PARTIE OUEST,

Vis-à-vis la

MAISON RECOLLET.

N. B. — Nouveautés reçues chaque semaine. Une visite est sollicitée.

2-47 i J. F. RAYMORE.

AVIS.

J'AI ADMIS M. W. G. STETHEM comme associé dans mon commerce; la Société devant dater du 1er Avril 1871, et toutes les dettes et les créances, à cette date et depuis, deviendront celles du nouvel établissement.

CHAS. T. PALSGRAVE.

La Fonderie de caractère, de Montréal, Palsgrave & Stethem, propriétaires, continuera les affaires dans les anciennes bâtisses.

PALSGRAVE & STETHEM.

14 Novembre, 1871. 2-57 d

AVIS.

LES ABONNÉS DE L'OPINION PUBLIQUE trouveront à faire encadrer leurs gravures à bas prix, chez

N. RHÉAUME,

75—RUE ST. LAURENT.—75

2-47 f

ETABLIS EN 1854.

GEORGE YON,

Plombier et Ferblantier.

241—RUE ST. LAURENT—241

(2ème Porte de la Rue Ste. Catherine.)



GEORGE YON se charge de toutes sortes d'ouvrages en Fer blanc, Zinc, Tôle de Russie, Tôle galvanisée, pose de Fournaises à air chaud, entreprend et répare les Couvertures, Dalles, Dallaux, pose de baigns, Cabinets d'aisance (Water Closets), Bois à mains, Laviers, Tuyaux à Peau, Tuyaux à gaz, Gazeliers, Cloches pour maisons. A son magasin, on trouvera toutes sortes d'ustensiles nécessaires pour l'usage de la maison.

F. X. BEAUCHAMP,

(Successeur de D. Smilie)

BIJOUTIER ET IMPORTATEUR DE

PIERRES PRECIEUSES.

134—RUE ST. FRANCOIS-XAVIER—134

2-45z MONTREAL.

O. DESMARAIS,

PHOTOGRAPHE.

(Coin des Rues Craig et St. Laurent.)

MONTREAL.

On prend des photographies de toutes grandeurs. Photographies encadrées à bon marché.

\$30,000 VALANT

EN

HARDES FAITES

DRAPS, TWEEDS, CASIMIRES

FRANCAIS ET ANGLAIS

NOUVELLEMENT IMPORTÉS

A

20 POUR CENT

AU-DESSOUS DE LA VALEUR ORDINAIRE

VEZ ET JUGEZ.

L'on trouvera aussi chez le Soussigné une grande variété de CHEMISES, COLS, COLLETS, etc.

A DES PRIX TRES MODERES

R. DEZIEL,

NO. 131, RUE ST. JOSEPH.

Toute commande sera exécutée avec goût et promptitude

A PRÊTER.

\$20,000 sur Propriétés de Ville ou de Campagne.

S'adresser à L. BEDARD, Notaire.

2-23i No. 10 Rue St. Jacques.

A. BELANGER

MAGASIN DE

MEUBLES

276, Rue Notre-Dame

MONTREAL.



2-25z

Institut Telegraphique de la Puissance.

89, RUE SAINT JACQUES, MONTREAL. P.Q.

GEORGE E. DE-BARATS, Propriétaire.

Etabli dans le but de qualifier des Opérateurs pour les nouvelles Lignes Télégraphiques qui se construisent actuellement par toute la Puissance du Canada et les Etats-Unis.

Ce Collège établi il y a trois ans, peut aujourd'hui être considéré comme une Institution permanente. Son accroissement rapide et sa prospérité sont dus aux demandes des propriétaires de lignes télégraphiques, et le Propriétaire doit son succès à l'habileté qui a marqué l'enseignement de cet art utile par les Professeurs attachés à l'Institut.

Le développement rapide et l'utilité du Télégraphe Electrique, et conséquemment la demande toujours croissante pour des Opérateurs de premier ordre, rendent l'établissement de Collèges pour l'enseignement de cette branche d'absolue nécessité.

Les Surintendants de Lignes Télégraphiques voient ce mouvement avec faveur. Les Collèges Commerciaux ont, jusqu'à un certain degré, entrepris l'enseignement de cette branche aussi bien que des autres branches de l'éducation commerciale; mais les connaissances télégraphiques ainsi acquises ont toujours été regardées comme de second ordre; à ce point que les Collèges de Chicago, Milwaukee, Buffalo, New-York, etc., en ont discontinué l'enseignement, et recommandent l'Institut Télégraphique comme l'endroit où une connaissance parfaite de cet art à la fois intéressant, savant et utile peut-être le plus convenablement obtenue.

La perspective pour les Jeunes Gens et les Dames qui étudient la télégraphie, de se procurer bientôt des situations lucratives, ne saurait être meilleure qu'à présent, et nous recommandons instamment à ceux qui s'irent embrasser une carrière plaisante et rémunérative de se qualifier comme Opérateurs sur les diverses Lignes Télégraphiques.

Les Elèves, en quittant l'Institut, reçoivent un certificat de capacité, qui leur permet de remplir de suite les vacances qui auraient lieu dans la Puissance du Canada et les Etats-Unis. De prime abord, on peut obtenir un salaire de \$30 par mois; mais après deux ans de pratique, on n'a aucune difficulté à obtenir \$50 ou \$60 par mois; on paie même de \$100 à 150 par mois aux Etats-Unis.

La connaissance pratique de la Télégraphie convient surtout aux Dames; et en effet, elles sont les Opérateurs favoris en Angleterre et en Amérique, reçoivent un salaire plus élevé, comparés avec les autres emplois, que les hommes, tandis qu'elles ont plus de facilité naturelle pour apprendre cette science. Savoir lire et écrire passablement sont les seules connaissances rigoureusement nécessaires, et toute personne de capacité ordinaire peut devenir excellent Opérateur. Nous avons la preuve dans le cas de plusieurs gradués qui, avec peu d'instruction et aucune idée du fonctionnement de la Télégraphie en entrant, sont devenus de bons Opérateurs en quelques mois. C'est aussi une bonne occasion pour les étudiants d'apprendre à écrire vite. Quelques-uns de nos gradués qui pouvaient à peine écrire leurs noms prennent aujourd'hui les messages au taux de 25 à 30 mots par minute.

LES DEVOIRS D'UN OPERATEUR.

Il n'y a pas de métier ni de profession qui exige moins de travail, et en même temps où l'employé jouisse d'une plus grande liberté et indépendance; car il est constamment maître de l'instrument qu'il dirige, il occupe ordinairement un bureau à lui seul, sans directeur ni maître, n'ayant qu'à recevoir et à expédier les messages. Il travaille ordinairement de 10 à 12 heures par jour, moins les heures ordinaires pour les repas. Les Opérateurs ne sont pas requis de travailler le dimanche. L'Institut est complètement pourvu de tous les appareils, etc., d'un grand Bureau de Télégraphie de premier ordre. Des dépêches de toutes descriptions, des nouvelles des chemins de fer, arrivées et départs des trains, des Rapports des Marchés et des Dépêches par le Câble Transatlantique, sont expédiés et reçus, tel que pratiqué sur des lignes ordinaires. L'instruction individuelle est donnée à chaque étudiant, d'après son plus ou moins d'aptitude pour cette science. On n'épargne ni le travail, ni la dépense pour qualifier les étudiants pour les situations les plus importantes, sous un aussi bref délai que possible. Les élèves peuvent commencer leurs études en aucun temps, et les continuer dans les collèges jusqu'à ce qu'ils possèdent les connaissances nécessaires pour faire de bons Opérateurs, et ce sans charges extra. Il n'y a pas de vacances. Heures d'étude: de 9 heures du matin jusqu'au midi, et de 1.30 à 6 heures P.M. Le temps ordinaire pour se perfectionner dans cette science est de quinze semaines; mais ceci dépend bien entendu, de l'aptitude plus ou moins grande des élèves pour l'étude. Quelques-uns des gradués qui occupent des situations dans les Bureaux de Télégraphie ont fait leur cours d'étude dans l'espace de cinq à huit semaines.

Le prix pour le cours complet est de Trente Dollars. Il n'y a aucune charge extra, vu que tous les attributs et instruments nécessaires sont fournis par le Collège.

Une ligne a été construite sur laquelle les élèves pourront pratiquer le qu'ils seront suffisamment avancés. Dans le cas de l'interruption des communications par la rupture des fils, les réparations sont conduites par un Professeur de T-égraphie sous les yeux des élèves, afin qu'ils puissent acquérir une connaissance réellement pratique de la science de la Télégraphie.

GEORGE E. DESBARATS,

Propriétaire.

Montréal, Septembre 1871.

POUDRE ALLEMANDE,

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLI JAMAIS ET VENDUE CHEZ TOUS

LES ÉPICIERIS RESPECTABLES. 2-32z



LES SOUSSIGNÉS qui ont remporté cinq premiers prix à l'Exposition Provinciale tenue à Montréal en 1870, viennent d'importer un assortiment de roues et d'essieux en acier, de qualité insurpassable. Tous s'accordent à dire que ces roues se peuvent manœuvrer, ayant plus de rails que les roues ordinaires.

Les soussignés invitent le Public à visiter leur grand assortiment de voitures d'été et d'hiver.

D. GERVAIS & CIE.

No. 810 RUE CRAIG.

2-44i Dépot. 60, Rue Bonaventure.

DÉPARTEMENT DES DOUANES. Ottawa 10 Novembre 1871.

L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 10 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes.

THOMAS MUSSEN

Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et POPELINES IRLANDAISE GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom.

TAPIS ET PRELATS DE CHOIX. De Velours, Bruxelles ou Tapestry.

ORNEMENTS D'EGLISES. Tentures pour Salons, Franges en Soie, etc.,

257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. 2-21z

ON DEMANDE

DIX JEUNES GENS RESPECTABLES et trois DEMOISELLES pour se qualifier comme OPERATEURS TELEGRAPHIQUES. Pour les détails, voir l'annonce de l'Institut Télégraphique de la Puissance.

Conditions: \$30 pour le cours complet, y compris l'usage des instruments et des fils télégraphiques. S'adresser à l'Institut Télégraphique de la Puissance, 89, rue St. Jacques, et au bureau du Canadian Illustrated News, Hearsthouse, et de l'Opinion Publique, No. 1, Côte de la Place-d'Armes, Montréal. 2-36f.

RÉFRIGÉRANTS PATENTÉS.

DE \$8 A \$40.

Ces RÉFRIGÉRANTS ont plusieurs améliorations désirables qui ne peuvent être trouvées dans les autres, et comme nous avons employé les mêmes ouvriers pendant les dix dernières années, c'est une garantie de leur qualité. Nous avons en mains un assortiment considérable de

POELES DE CUISINE.

COUCHETTES EN FER.

FONDS A RESSORTS DE TACHER.

OBJETS EN ÉTAIN ET VERNISSÉS.

POTS A THÉ ET CAFÉ AMÉLIORÉS,

ETC., ETC., ETC.

Aussi, devant arriver dans quelques jours, un Stock considérable de

COUCHETTES EN FER TRAVAILLÉ ANGLAIS.

MEILLEUR ET CIE.,

526, Rue Craig.

2-18z

Chemin de Fer du Grand-Tronc.

SERVICE D'HIVER.

Le et après LUNDI prochain, le 30 OCTOBRE,

LES TRAINS partiront de MONTREAL comme suit:—

Train d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires. 7.00 A.M.

Train de la Malle pour Island Pond, et les Stations intermédiaires. 2.00 P.M.

Train de la Malle de Nuit pour Québec, Island Pond, Portland et Boston. 10.30 P.M.

Express pour Boston via Vermont Central. 9.00 A.M.

Train de la Malle pour St. Jean et Rouse's Point, en communication avec les trains de Stanstead, Shefford, Chambly et Comtés du Sud-Est, et avec les chemins de Fer et Vapeurs du Lac Champlain. 3.00 P.M.

Trains Express pour Boston, New-York, Ac., via Vermont Central. 3.50 P.M.

Express de Jour pour Toronto et les Stations intermédiaires. 8.00 A.M.

Express de Nuit pour Toronto et les Stations intermédiaires. 8.00 P.M.

Train Local pour Brookville et les Stations intermédiaires. 4.00 P.M.

Train d'accommodement pour Kingston et les Stations intermédiaires. 6.00 A.M.

Il y aura des Chars Dortoirs Palais Pullman à tous les trains directs de jour et de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet.

C. J. BRYDGES,

Directeur-Gérant.

25 Octobre, 1871. 2-21f.

ENSEIGNE DU CADENAS

D'OR. Le Soussigné est agent pour la Cafetière Mocha à vapeur, le Fer combiné à gaffer et repasser, le célèbre Sapolio pour nettoyer et polir, et le poêle de passage à charbon. American Base Burner.

L. J. A. SURVEYER,

24, RUE CRAIG,

Montréal.

2-10z

ATELIERS DE FERBLANTIERIS ET

PLOMBIERIS.—Enseigne de la grosse Cafetière rouge, 98 Rue St. Laurent.

T. St. George continuera à prendre des commandes pour pose de tuyaux à gaz et à l'eau, pour ouvertures en ferblanc, tôle et ardoise; pour ouvrages à la campagne, aux églises, couvents, collèges et maisons particulières. Fournaises à air chaud posées d'après le système le plus connu. On trouvera chez le soussigné des réfrigérateurs améliorés.

T. ST. GEORGE,

98, RUE ST. LAURENT.

2-24z

LAURENCELLE & VARY.

FABRICANTS DE CHAUSSURES DE GOUT

Pour Dames et Messieurs.

CHAUSSURES FAITES A ORDRE.

Importateurs de Chaussures Anglaises et Françaises de première qualité.

Ont constamment en mains des chaussures à semelle de Liège, etc., etc.

No. 33, RUE NOTRE-DAME.

2-31z

USINES A METAUX DE LA PUISSANCE

ETABLIE 1828.

CHARLES GARTH ET CIE.,

FLOMBIERIS, OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR ET A GAZ

PONDEURS DE LAITON, FINISSEURS, CHAUDRONNIERS

ET MACHINISTES, ETC., ETC.

Fabricants et Importateurs de

CUIVRE A L'USAGE DES FLOMBIERIS, DES MECANICIENS ET

D'OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR; USINE A

CUIVRE ET A FER; APPAREILS A GAZ ET

A VAPEUR, ETC., ETC., ETC.

Toutes sortes d'OUTAGES pour

Usines à Gaz, Etablissements Hydroliques, Distilleries

et Brasseries, Rayonneries, Phares, etc., etc.

—1881—

On entreprend de faire chauffer les Bâtimens publics et privés, les Usines, les Serres, etc., par le moyen de l'appareil à l'Eau Chaudre Patente de GARTH, l'appareil à Vapeur de Basse Pression de GARTH, avec les Derniers Perfectionnements, et par la Vapeur à Haute Pression en Tuyaux droits et repliés.

En vente aux plus bas prix, toutes sortes de Gazeliers, Tasseaux, Pendants, Abat-jours, etc., Tuyaux en Fer Travailés, avec appareils de Fer Malleable et Fondu pour l'Eau, la Vapeur ou le Gaz.

Bureau et Usine, Nos. 536 à 542, Rue Craig,

1-47-zz MONTREAL.

"The Canadian Illustrated News"

Journal Hebdomadaire

De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements,

Publié tous les Samedis à Montréal, Canada,

Par GEORGE E. DESBARATS.

SOUSCRIPTION D'AVANCE..... \$4.00 par an.

PAR NUMERO..... 10 Centins.

CLUBS.

Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra

\$20, aura droit à six copies pour l'année.

Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile.

Port: 5 centins par trois mois, payables d'avance

par les abonnés, à leurs bureaux de poste respectifs.

Les remises d'argent par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Editeur.

On recevra des annonces, en petit nombre, au taux

de 15 centins la ligne, payable d'avance.

AGENCE GENERALE:

1--COTE DE LA PLACE D'ARMES--1

BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS:

319--RUE ST. ANTOINE--319

SIROP DE GOMME D'EPINETTE

ROUGE DE GRAY.

LES effets de la Gomme d'Épinette Rouge

dans les maladies des Pouxons et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite, etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées.

Prix: 15 centins par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. Engros et en détail chez le préparateur

HENRY R. GRAY

PHARMACIEN,

144 Rue St. Laurent,

MONTREAL.

2-24z (Etabli en 1859.)

J. D. NORMANDIN,

RELIEUR, REGLEUR ET MANUFACTURIER

DE LIVRES BLANCS.

Ouvrages de luxe ainsi qu'ouvrages les plus communs, reliés à des prix très modérés.

Les abonnés de l'Opinion Publique trouveront une bonne occasion de faire relier leur journal à bon marché.

No. 36 RUE ST. VINCENT,

MONTREAL. 1-52z

"L'Opinion Publique"

JOURNAL POLITIQUE ET LITTERAIRE

Publié tous les Jeudis à Montréal, Canada,

Par GEORGE E. DESBARATS & CIE.

ABONNEMENT.....\$3.00 par année

Aux Etats-Unis..... 3.50

Par numéro..... 7 Centins

Envoi par lettres enregistrées ou par ordres sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES..... 10 Centins la ligne 1re fois

5 Centins " 2me " &c.

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés.